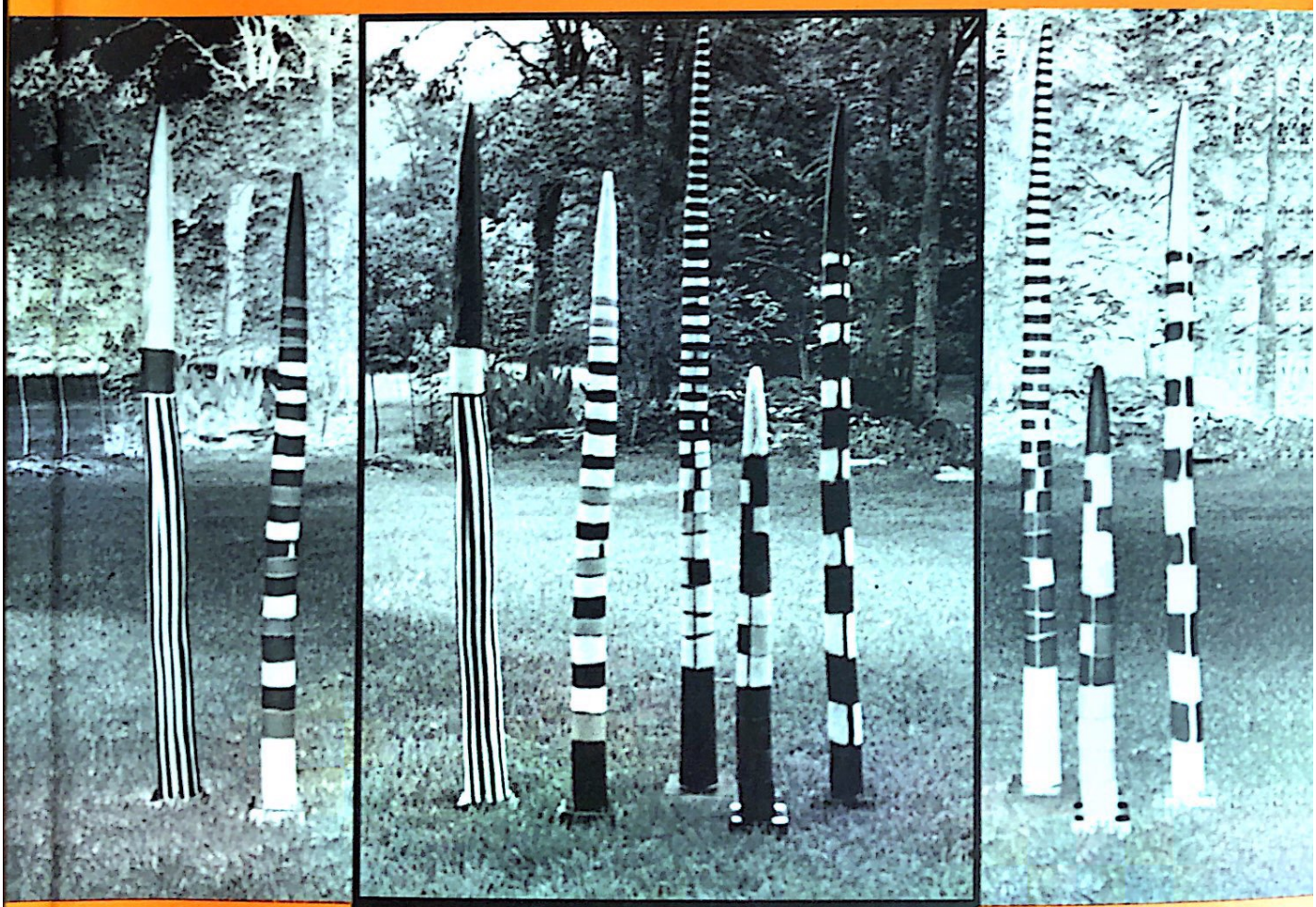
Numéro 22

éloizes



LA LOUISIANE

... paroles en éveil

Revue de l'Association des écrivains acadiens

Scanned with CamScanner

élolzer

Scanned with CamScanner

DIRECTION

Marc Arseneau
Jean-Pierre Caissie
David Cheramie
Pierre Philippe LeBlanc

OEUVRE DE LA COUVERTURE

«Spirit Poles» de John Gelderma

MONTAGE DE LA COUVERTURE

Studio Montagnard Design
101B, rue Gordon
Moncton, N.-B. E1C 1M5

REPRODUCTION DES ŒUVRES

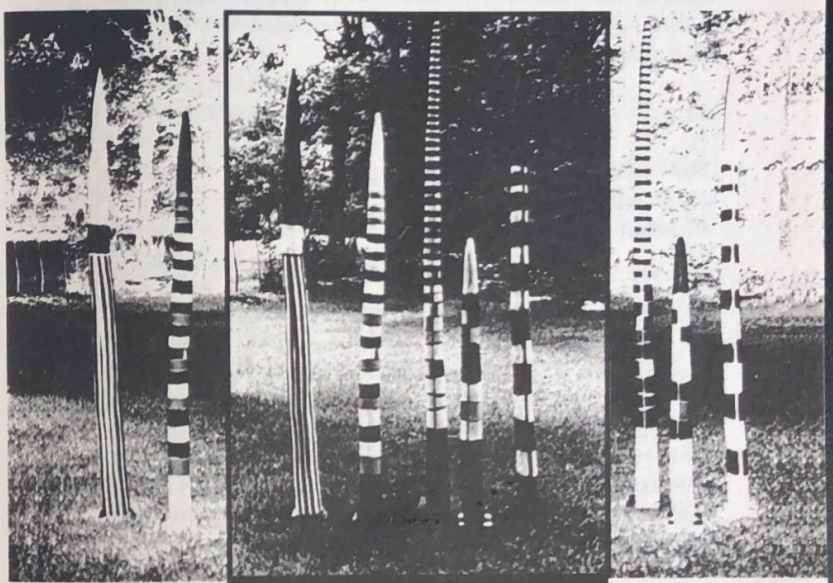
Lab Solution
Centre culturel Aberdeen
140, rue Botsford
Moncton, N.-B. E1C 4X4

IMPRESSION

Veilleux impression à demande inc.
1340, Gay-Lussac, section 4
Boucherville, Qc J4B 7G4

Numéro 22

éloizes



LA LOUISIANE

... paroles en éveil

Revue de l'Association des écrivains acadiens

Scanned with CamScanner

La revue Éloizes remercie le Conseil des Arts du Canada et le ministère des Municipalités, de la Culture et de l'Habitation du Nouveau-Brunswick de l'aide financière que ceux-ci apportent à sa publication et à sa production.

ISSN-0228-0125
Dépôt légal: BNC automne 1994.
Diffusion: Diffusion Parallèle inc.

L'Association des écrivains acadiens, 140, rue Botsford, Moncton, N.-B. Canada EIC 4X4. Tél. (506) 856-9693. Bien que l'A.É.A. édite la revue, elle accepte les textes d'autres écrivains aussi bien que de ses membres. Toute demande de renseignements, ou soumission de textes, peut être adressée à l'adresse ci-dessus, avec une enveloppe préaffranchie pour la réponse. La revue n'est pas responsable de la disparition de manuscrits non sollicités; les auteurs sont donc encouragés à se renseigner avant de soumettre leurs textes.

© Revue Éloizes 1994.
Tous droits réservés. Toute utilisation de textes (autrement qu'à des fins pédagogiques ou de promotion des auteurs) requiert le consentement des auteurs et de la revue.

Sommaire

LIMINAIRE 7

Dewey BALFA 11
Sandy HÉBERT LABRY 12
David ALPHA 14
Jean ARCENEAUX 15
Louise POITIERS GAUDET 18
Leroy Olin EVANS 23
Zachary RICHARD 24
Randall LABRY 35
Zénon CHÉRAMY 36
Francis X. PAVY 48
Christine BALFA 49
Leroy Olin EVANS 52
Charles LARROQUE 53
Beverly MATHERNE 59
Francis X. PAVY 65
Brenda MOUNIER 66
John GELDERMA 70
Timy So2 71
Gwen LAVIOLETTE 75
Laura ARSENAULT 89
Guy ARSENAULT 93
André Alan PHELPS 98
Mario LEBLANC 99
Marc ARSENEAU 101
Monika BEAL 104
Valère NADEAU 105
Luc RICHER 110
Jean-Pierre CAISSIE 115
Suzanne CORMIER DUPUIS 116
Maurice RAYMOND 117
Mario DOUCETTE 122

Notes biographiques 127

Scanned with CamScanner

LIMINAIRE

C'est avec plaisir que nous réunissons nos énergies avec celles de Feux-Follets, la seule revue littéraire cadienne en Louisiane, pour faire rayonner ce lieu d'écriture bien particulier par la différence même qu'il réclame. Nous aimerions également remercier tous les collaborateurs, écrivains et artistes visuels, et plus particulièrement, David Cheramie pour son travail d'édition vraiment exceptionnel.

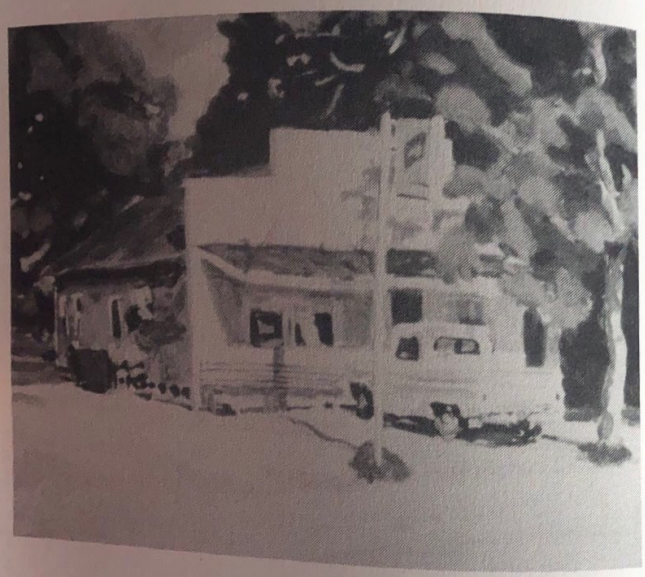
Entre tradition et modernité, il reste encore la parole en éveil qui nous assure cette place au soleil, entre le Cap-de-Cocagne et le Pont Breaux…

La Direction.

Scanned with CamScanner

écrits cadiens

Scanned with CamScanner



Randall Labry
«Bero's Youngsville»

Dewey Balfa

Quand j'étais jeune, si vous perdais une tante ou un oncle, il fallait porter un an de deuil. Si c'était frère ou sœur, c'était un et demi; si c'était père ou mère, c'était deux ans de deuil.

Il fallait porter du noir. Il fallait les dames portent toujours du noir pour la première année. La seconde année, on appelait ça demi-deuil. Vous pourrais peut-être mettre une jupe noire, le corsage blanc, ou le corsage noir et la jupe blanche, ou bien des checks — noir et blanc seulement. Et les hommes portaient une couronne autour du chapeau en noir. C'était comme un ruban que vous autres attachais à votre chapeau. S'il fallait aller à la ville, il fallait toujours porter ça parce que le monde savait que vous étais en deuil. Ils voulaient toujours respecter votre deuil.

Ils auraient pas fait de la musique. Il y avait beaucoup de gens, quand ils perdaient la mère, une femme ou une sœur ou frère, ils auraient défait leurs instruments pour être sûrs qu'ils jouent pas de la musique.

Novembre 1980

Scanned with CamScanner

Sandy Hébert Labry

En Deuil

Les doigts de la solitude,
Froids et bleus,
Jouent sur mon corps. Ils me brûlent
Comme des chandelles de glaces —
Sans chaleur

Mais je me souviens de tes mains
Ta caresse était du feu pur —
Flammes chaleureuses et vives,
Eclats de rouge dansant,
D'une lumière resplendissante —
Éteinte asteur
Par ton deuil qui s'étend
Au delà du chagrin

Quand cesseront tes jours noirs?
J'espère notre réunion —
Toi, l'homme, et moi, l'instrument
Mon cercueil aussi est triste
Et silencieux
Pendant que je reste défait
Pour respecter
Ton devoir.

La grégue

La grégue de ma grand-mère
reste toujours sur mon fourneau
un don de ma mère sans recette
mais avec une connaissance des rites
de faire le café
dans une manière patiente
lentement
trois cuillères de plus
jusqu'à ce que la grégue soit remplie
juste comme nous avons vécu nos vies
nous
ma grand-mère
ma mère
et moi
au fur
et à mesure
comme faire le café dans
la grégue.

Scanned with CamScanner

David Alpha
«Pecan Island»

Jean Arceneaux

Ouragan I

Un coup de vent
La maison tremble
La femme se demande
Si elle aurait dû partir
Les enfants tournent dans leur sommeil
Préoccupés autrement dans la brutalité
De l'attaque sur le foyer qu'il essaie de préserver
Sa dernière ligne de défense est une prière
Au Dieu qu'il néglige depuis longtemps
Des branches d'arbres volent à travers la cour
Illuminées par des éclairs
Un coup de vent
La maison tremble
Il pleut du côté
Il prie du cœur
La nuit blanche
Il a honte de prier
Que cette fureur passe ailleurs
Mais c'est une affaire de famille
Et de foyer
La dernière escousse à secoué
Sa confiance
La peur prend de la force dans le noir
Et dans l'inconnu
Les ouragans comme les bébés arrivent au milieu de la nuit
Pour nous rappeler que la clarté est un cadeau
Pas un constant
Un coup de vent
La maison tremble
Encore dans le noir

Scanned with CamScanner

Ouragan II

Le vent hurle comme un énorme loup
Qui bave à l'idée de manger autant de rêves.
Les branches du chêne grattent le mur
Comme les pattes du loup enragé.
On peut entendre ses reniflements
Autour de la maison qui secour dans le noir.
Il guette sa chance d'entrer dans la plus petite craque
Pour souffler et souffler et souffler
Et détruire la maison de tous ces petits cochons
Qui croyaient que bois et briques pouvaient résister
Aux allures du temps, aux allures du vent,
Aux allures de la pure et simple nature
Qui ne cherche pas mieux que de voir
Un paysage de nouveau vide de l'orgueil humain.

Ouragan III

Un enfant est arraché de son père
Qui essayait de tenir sa petite main dans la sienne,
Et qui lui disait que ça allait tout finir bien.
Il comprend pas tout de suite
Qu'il va jamais le revoir encore.
Les événements le ramassent
Et l'amènent dans le trou noir
Derrière la raison.
Le tourbillon engendré par le vide
Dans son milieu
Cache tout assez longtemps
Pour perdre le garçon.
Ça se passe si vite qu'on se demande pas
Ayoù il a passé jusqu'à quelques moments
Après l'arrivée de la pluie.
Debout au milieu du rien qui reste
Avec les clous qui tombent du ciel violet.
Le père se trouve chanceux d'être là,
De sentir la peur et le froid dans les veines,
De sentir les narines qui essaient de haler assez d'air
Pour fournir au cœur qui veut exploser,
À la tête qui essaie de nager à travers du vertige,
Aux oreilles qui cherchent un son essentiel dans le silence
Et aux yeux qui brûlent pour voir au-delà du dégât,
Et c'est là, à ce moment imprécis,
Qu'il aperçoit l'absence
Et son premier regret est
Que ses dernières paroles à son fils
Étaient une menterie.

Scanned with CamScanner

Louise Poitiers Gaudet

Je n'en veux plus

Vous m'inspirez à écrire
les mots qui attendent leurs premières respirations
par une voix qui a hâte de sortir
d'une femme qui veut vivre

Je ne veux plus vivre dans un brouillard
comme un vieillard toujours en retard,
toujours mêlé et souvent perdu n'importe où

Je ne veux plus vivre dans un vide
plein de choses superficielles matérielles
mais rien pour Elle

Je ne veux plus d'un maudit sacrement
qui semble à l'enterrement

Le Rocher

Sans mot, sans sentiment
t'es là
tu bouges pas
Est-ce que c'est parce que t'es fort,
    un pilier de la communauté?
Est-ce que c'est parce que t'es paralisé —
    paralisé de la peur —
peur de toi-même,
peur de n'importe quoi
peur de n'importe qui
peur de la vie
peur de la mort
peur de la colère
peur de l'amour…
No more.
tu peux rester là, dans ta peur.

Scanned with CamScanner

Laissez-moi seule

Laissez-moi seule!
Non, je ne suis ni en deuil ni en sommeil
et non, je ne suis point paresseuse.

J'aime beaucoup ma vie exactement comme elle est
Je veux pas changer une chose
— ah, peut-être une ou deux si j'ose, et oui, j'ose!

à vous, vous maudits «érudits» qui viennent ici
pour gagner votre pain et nous insulter
à vous, vous Américains qui viennent de partout
pour vivre la bonne vie avec le nez dans l'air
dans vos subdivisions très austères…
à vous, vous maudits country club Baptists qui
pensent que vous êtes arrivés en enfer…
Who the hell do you think you are?
Tonnerre! Vous n'êtes pas prisonniers ici.
Alors, allez-vous-en et laissez-moi seule
pour jouir profondément de la faveur de mon
paradis.

Le français mutant

Quand je suis en France,
on me demande si je suis Québécoise.
Quand je suis au Québec,
on me demande si je viens des Maritimes.
Quand je parle aux parents en Louisiane
on me considère comme étrangère
et ne me parle pas.

Scanned with CamScanner

Maman, qu'est-ce que c'est, un coonass?

au Grand Texas chez ton frère unique
on m'appellait de noms que j'ai jamais entendus
on se moquait de moi avec les doigts et les langues
[pointues
on a tiré les souliers de mes pieds pour voir si j'étais aux
[pieds palmés
on croyait pas que j'ai jamais vu un alligator sauf dans un
[zoo
on croyait pas que j'habitais pas dans un marais
on croyait pas que j'utilisais pas un bâteau comme un char
et m'a battue avec les mots et on a vu mes larmes
puis on a voulu que je cuisine des cra-w-w-w-fe-e-e-sh!

Maman, ton frère, n'est-il plus ton frère?
N'est-il plus dans la famille?
Il parle plus comme nous, mais comme eux, avec un
[accent très fort!
Sa musique, c'est bizarre!
Pourquoi sa famille et ses amis me traitent comme ça?
Je suis complètement bouleversée.

Ouvre ta bouche maman et dis-moi que veut dire
[«coonass»
... Oui, je sais bien que c'est un mot qui n'est pas très
[gentil...
... Et non, je vas pas «just forget about it» non plus
Et de plus, maman, je veux savoir pourquoi t'es si
honteuse — de quoi?
Moi, je comprends pas...
Mais je suis honteuse moi aussi.

Leroy Olin Evans
Illustration pour une chanson traditionnelle
«J'ai fait une grosse erreur»

Scanned with CamScanner

Zachary Richard

Et c'était pour des shells de shotgun

Pour la première fois depuis toujours
Y'a eu de la publicité publié le long
Du grand chemin dans cette Louisiane perdue.

Dans des lettre gros comme des bœufs
Ça disait: "La cartouche qui promet lagniappe."
Pour la première fois dans l'histoire
Les Américains publiaient leur publicité en français
Et c'était pour des shells de shotgun.

Ça me frappait drôle de mon délinquance bourgeois
La sauce de ton gigot sur ma cravat
Rotant ton vieux champagne dans le vent du nord.

Ça me frappait drôle comme y'a pas de chasseurs
Qui peuvent ni lire ni écire même l'Americain
Et c'est donc pas d'entre eux l'origine de la faute.

Ce qui était encore bien plus drôle c'est que
C'était bien écrit sans erreur pas comme d'habitude
Comme nous avons l'habitude de mal écrire et de

Mal parler dans ce pays plus français du tout
Sauf que pour quelques vestiges comme moi et
Mon voisin m'avait invité manger du gibier et

Boire du vin et du café chez lui et sa
Femme m'brassait bon soir dehors j'ai vu
Une affiche comme un troupeau d'anges dans

La chaudière du ciel vendant des cartouches
Pour chasseurs chassant une autre verité.

II

Mon voisin fait un tas de train de train la nuit,
C'est un musicien. Mon autre voisin
Se couche de bonne heure. C'est un chasseur.

Moi je sui qu'un bon vivant penché
Sur un jeu de société ou un verre de vin
Bu en compagnie de gentils monsieurs

Ou préférablement de jolies dames.
Imagine, donc, ma curiosité de voir écrit
Grand comme l'église de l'évêque, le français.

Sans faute sauf de continent. L'Amerique, ami,
Ne tolère plus la différence pendant que
Ses enfants perdus peuvent pas s'empêcher de la vivre.

Drôle de chose, comme sera porter à dire mon
Grand père s'il était encore parmi nous.
Le temps change. Le vent tourne de bord.

Le froid des âmes et des cœurs
Reverbere dans les shopping malls et
Les parking lot mort la nuit plus mort

Que la cimetière de mon grand père
Qui m'envoye de l'autre côté
Un message bien écrit malgré lui

Il dit: «Je suis toujours là, fiston,
Et ma cartouche promet lagniappe.»

Scanned with CamScanner

Le Livreur

à Dewey Balfa

Vaillant vieux villageois
Bamboucher.
L'étincelle de tes yeux
Allumée par du whisqui
Une jolie valse
Une belle jeune fille
Livreur siflant une air
du temps passé
Emmenant des petits paquets
Envelopés de pleine couleur
Bourrés de chaleur
Cannaille, demandant seulement
A boire et
A manger.

17 Juin 1992

Bébé Créole

L'autel de cette chaleur
Proie de la nuit,
Jeunes filles
Pleines de sueur
L'odeur de sexe
Leurs hanches
Les ances de ton plaisir
Tenu dans ma main
Sourire aperçu travers
Nuage d'ivresse
Pressé contre ton ventre
Sentir tes seins travers
Ta robe mouillée.

Scanned with CamScanner

La Verité Vas Peut-Etre Te Faire Du Mal

Toujours victime toujours de nous
même, étranglés à nos propres
mains parrain tu me battait
parlait Anglais pas parlait français
pas parlait rien du tout. Silence.
Tais toi, déranges pas. Behave yourself
cette fois un autre raclet quon se donne
battus au baton de notre tristesse
fouttés au fouet de notre chère souffrance:
Les pauvres Acadiens souffrants
Les pauvres Acadiens quont perdu leur pays
quont perdu leur langue
quont perdu leur fierté
quont perdu tout court.

Bande de couillons pauvres pervertis
ici on parle ce quon veut et
je men fou si jai assez bu de te
reveler la verité et la verité c'est
quon a trop peur franchir barrière,
trop peur voler la récolte du voisin,
on est trop civilizé, trop antiseptizé,
trop Americanizé baptizé dans l'hipocrizie
la folie nous fait flechir et tourner de bord
avec remord on s'est taillé une costume
de Sainte Victime les pauvres Acadiens
chassés de leur pauvre pays dans des
pauvres batteaux arrivées pauvre

aux pauvres côtes de cette pauvre rivière
pendant que ma pauvre grande mère
chantait sa pauvre berçeuse
pendant quon avait rien à manger
et on était pauvre.

Bande de couillons, je voudrais planter
une bombe à Lafayette Water Works,
bruler l'Oil Center. Si on est tant
persecutés prenant la Maison de Court
réfuge pour les réfugiés de la terre
faire du grand éveque hôtage à notre rage
si tu peut drive le char mois jai
des allumette bande de jupettes.

Comme si on pouvaient sexcuser
de se laisser aller comme su yavait une
raison pour notre pauvre sort
à part notre pauvre paresse et
une manque de couilles plus accomandant
faire semblant rester bien à l'ombre
de notre mythologie couilloneuse les
pauvres Acadiens c'est pas eux c'est
Les Anglais c'est les Americains
Les Fils de Putain, mais, cher ami
c'est pas ainsi, c'est pas eux,
c'est nous, c'est lui, c'est toi,
c'est pas toi, fils de putain, c'est
moi qu'a rien fait pour sauvegarder
français pendant deux cents ans.
c'est moi qu'a rien fait en 1755.
c'est moi qu'a choisi l'argent
le confort, c'est moi qui dort,
c'est moi qui veut pas déranger de trop.
c'est moi, mon fils de putain, c'est moi.

Scanned with CamScanner

En 1974, je buvais vinaigre je busculait la cabane,
je criais seul au long du bayou tard la nuit,
les habitants cachés derrière leurs portières
et dans leurs lits leurs couverture couvrant
leurs yeux et leurs oreilles
et moi et ma misère au claire de la lune
la jogue au plombeau mais je me suis rangé
les cheveux bien laiché mon soute bien propre
yes sir no m'am bande de couillons,
bande de sans couilles, bande de has been,
bande de rien du tout on s'en fout
s'habiller comme ya cent ans
jouer les miserables faire les clowns
pour les tourists Americains, tu penses que
ton grand père serait fier de te voir
devant ton miroir déguisé en mangeur de
merde tu penses bien faire
ma chère empêcheuse coonass coonass
danser comme il faut sans geste en dessus
de la taille pas faire de fautes ne pas
pêter en dessus de la table.

C'est pas de ta faute, c'est la faute des
Americains, c'est pas de ma faute, c'est
la faute à toi, bande de Catholiques
faudra trouver un coupable le gout de
merde écrasé comme une hostie sur
ta langue et dans ta bouche
singing folk songs of the
Louisiana Cajuns, bande de sourds.
Its not in here, bande de couillons.
It is out there, bande de sans couilles.
C'est pas le passé, bande de perdus.
C'est l'avenir; C'est pas les vieux,
Bande de couillons, c'est les jeunes.

Tu dit sauver le français en salon de thé
le petit doigt levé pué la politesse
des coups de poings who gives a shit
c'est pas des French teachers
c'est des terroristes
c'est pas des journalistes
c'est des fatras avec des allumettes.

A l'autel de la Sainte Persecution Complex.
Au nom de la merde, de pisse, et du petit pis pis,
Parles français ou creves maudit.

Scanned with CamScanner

La Danse du Mouchoir

Cette nuit ma vieille grande mère est venu danser dans la cuisine sur les quatre coins de mon mouchoir, faisant beaucoup de train, sa geule fondue en grand sourire, poussant des petits cris, claquant ses talons par le planché, sacrant dans la langue du roi que personne n'a parlé depuis qu'elle nous a quitté provoquant mon père qui s'est élevé pour venir nous engueler jusqu'à ce qu'il s'est aperçu qui c'est c'était et il s'est retourné se couché pendant que moi et ma vieille grande mère, on dansait son gigue moi qui avait tellement de peine à suivre ses pats ses yeux brillants comme les étoiles filantes. Mon grand père est arrivé en caricolant y'a pas longtemps après on lui a donné une bouteille et le coin auprés du feu et de temps en temps, il criait de l'encouragement mais autrement il se tenait tranquille à cause qu'il était enterré la tête en bas le robinet gouttant les gouttes qu'échappaient le baril. On dansait des valses à deux temps, des mazulkas, des polkas, et des pat de deux et enfin une quadrille quand leurs vieilles et vieux amis sont arrivés faisant fuiremon cher papa qui ne pouvait pas dormir pensant à l'ouvrage qu'il était dû de le lendemain et aprés demain et aprés le train de la soirée arrivée jusqu'aux voisins qui sont venu cogner sur la porte d'en avant. Ils avaient emmené un violon et du whiskey la nuit qu'on a ouvert tous les portes et tous les chassis aprés minuit tappant sur les murs criant comme des sauvages et buvant comme des bœux. Claude Cinquième et Charlé chantaient, Badé est tombé dans un

coin ronflant par terre, le meilleur buveur du pays. On a mis des patates dans les cendres du feu et de temps en temps on en sortait une pour la manger mais personne avait faim sauf mon oncle Edvard qui disait rien le chemin bientôt remplis de wagons et de carioles drôle de foule de monde jusqu'à le salon était remplis de deux ou trois mille personnes et la cour était noir d'humanité ressemblant plutôt une fromière. Tout le monde chantait «T'es Petite et T'es Mignonne: plusieurs se roulaient par terre, d'autres montaient sur le toit, d'autres encore faisaient l'amour dans les tailles de ronces les piquants piquant leur culs sans faire de mal du tout. On a servit des bisquits que mon oncle Cinquième avait fait. Tellement de monde y'avait le planché courbé et le toit a commencé à faire pareille. La cour était pleine de trace de bogué et l'herbe était tellement hachouillé et malgré le beau temps et sec, les gens rentraient leur bottes couvertes de boue. je pensait que papa aimera pas ça peut-être il demenagera quelque part où c'est plus tranquille où ma vieille grande mère, sa belle mère à lui ne pouvait pas nous trouver et n'auras pas l'occasion de l'embêter avec ses soirées. Elle se tenait les jupes à la main ses vieilles bas des autres fois gartières tombées jusqu'aux œillets de ses vieilles souliers musique à bouche, frippe babine les bisquits épaillaient leur odeur comme une prière dans la chapelle de la cuisine. Passes moi la bouteille, ami, d'aurais envie de faire une autre gigue et mon cœur battait à se fondre en plusieurs mais mes jambes restaient attachées sautant comme une grenouille enragée boing et boing prenant n'importe lequel partenaire à quadrille meli melo, couleur de chapeau de paille usé, odeur de sueur d'habitant, coulée de folie entre mes jambes et dans ma tête la liquor d'amour l'ivresse et l'extase cordé comme du bois auprés de la cheminée je dansait tournant comme un toupirond et

Scanned with CamScanner

ron marie et don marie dé rond ton ton tourné tourne dansé é hé hoop pa la la ton ton ron ron autour é hé hoop la pa la la ton ronton ron ron ron aveuglé de tourdi ron ron marie ron hoop la ton ton devant derrière par terre debout par terre sauté dans l'air roulé par terre éclater de rire, sans pouvoir s'empêcher la joque au plombeau é hé ron ron jusqu'à ce que j'ai glissé sur le mouchoir trempé de mes larmes et j'ai tombé sur mon cul.

Quand je me suis réveillé au grand matin, j'étais tout seul avec ma mal de tête sauf pour mon père qui nettoyer autour.

15 Janvier 1993, Aux Chênes du Marais

Randall Labry

Scanned with CamScanner

Zénon Chéramy

La contre-danse d'un contre-temps

L'archet posé juste
au-dessus son violon
l'étincelle s'étend

L'accordéoniste
nous invite sur la piste
farine de maïs

Les jeunes continuent
leur danse avec l'éternel
sans se croire mortels

Le chant de l'été
le vent dans le pacanier
l'odeur d'herbe fauchée

M. Léon fauche
sa cour mais cher il aime pas
la faucher trop ras

Un papillon place
deux minces rayons sous ses ailes
misère oubliée

La chaleur encore
l'éventail tourne avec tendresse
caressant le vent

Trois chaouis regardent
sous une grosse lune de vanille
la folle danser nue

Toutes ses dents sont croches
personne ne connaît son nom
elle s'endort dehors

'Tite suceuse de sang
de la chaleur pour tes œufs
une bosse sur ma peau

Le poing haut levé
s'abattra sur elle encore
même tes yeux fermés

Lumière sur ma face
Est-ce que c'est bien toi, ma chère?
tremblement de cœur

Les os craquent et crient
ma main s'étend vers la fille
s'arrête juste avant

Feuilles à ratisser
tenaces souvenirs d'été
avec sourire jaune

Gone sont mes jeunes jours
mes couilles me disent plus quoi faire
asteur je peux vivre

Sa main me tenait
la tête haute devant mon Dieu
en cherchant son nom

Scanned with CamScanner

La cicatrice trace
l'itinéraire précis du
chasseur de cancer

Deux moustiques se battent
pour le privilège de boire
du vaisseau de ma vie

Arrête-moi de boire
avant que je pisse du sang
dans un ciboire d'or

Combien de gallons
de bière est-ce qu'une vie contient
avant la noyade?

Les canards reviennent
chaque année pour vérifier
le goût amer du plomb

Les roseaux cassés
hoquètent des poussons de neige
entre cinq petits doigts

Maman fait son roux
dans un four à micro-ondes
il a meilleur goût

Mon garçon demande
éyou pépère est gone
sans nous dire au revoir

Le bruit du cercueil
qui se pose sur la terre fraîche
tout dernier soupir

Mon sang de sauvage
me dit que la terre est bonne
le ciel est mon père

La berceuse se berce
toute seule sur la galerie
les feux follets rient

Comme un camélia
un enfant qui parle français
fait fleurir l'hiver

Comme Sarajevo
l'Amérique veut pas savoir
qui sont ses bâtards

Un battement de plus
c'est toujours ça de gagner
un battement de moins

Si un jour tu gagnes
le jackpot de loterie
va donc vivre ailleurs

Scanned with CamScanner

Il y a des loups dans mon pays

Il y a des loups
dans mon pays.
Ils se lèvent la nuit
pour écrire leur poésie.
Hâlés par la lune
pleins d'amertume
hantés par le secret
pleins de regret.
Aie pas honte,
aie pas peur,
aie pas soif,
jamais tu meures.
La vengeance se trouve
à la pointe de ton croc.
Noie ton chagrin dans
le sang qui coule à flot.
Dévore le cœur de la déesse blanche
Remplis ton ventre de son alliance.
Déchire, déchiquète,
maraude encore.
Fais saigner le verbe
de son folklore.
Bois le sang frais
d'un néologisme.
Avorte les certitudes
d'un romantisme.
Cogne, cogne,
comme un loup fou.

Pogne, pogne,
des enfants par tout.
Nourris-les au lait
de la louve.
Lave-les au sang
de la poule qui couve.
La mère qui protège
qu'on assassine.
La mère sacrilège
qu'on déracine.

Il y a des loups
dans mon pays.
Ils se lèvent la nuit
et déchirent leur poésie.
Ils jouent une vieille valse
sur un vieux violon
tous les samedis soirs
aux bals de maison.
Ils roulent les chemins
soleil couché.
Ils viennent chez toi
la lune levée.
Ils fument des gros cigars
Keep Moving, c'est la marque
Ils boivent le café noir
Community Extra Dark.

Il y a des loups
dans mon pays.
Ils se lèvent la nuit
pour mentir leur poésie.
Reste pas tranquille
l'heure s'en va vite.
Va pas chez toi,

Scanned with CamScanner

ta femme te quitte.
Ton cœur crevé sous
le poids du chagrin,
Ta langue arrachée
avec le pain.
Mais le repos vient pas
Tu te débats et tu fuis.
Tu cherches ton salut.
Tu cherches ton candi.

Il y a des loups
dans mon pays.
Ils se lèvent la nuit
et font zire leur poésie.
Un vendredi saint,
tu pioches la terre.
T'aimes voir le sang
cracher de l'enfer.
Et quand le soleil et la pluie
dansent au ciel,
Tu connais pourquoi
le diable bat sa femelle.
Et quand c'est Mardi Gras
t'as pas besoin
de cacher ta figure,
t'es assez vilain.
Mais ça t'arrête pas
de faire Pâques avant Carême.
Et t'en prends quand même
des cendres de mercredi.
T'es encore plus noir,
encore plus haï.

Il y a des loups
dans mon pays.

Ils se lèvent la nuit
pour prier leur poésie
au nom du Père
du Fils
et du Saint-Esprit.

Scanned with CamScanner

À LA RECHERCHE DU PAIN PERDU

la mode
c'est une poursuite absolue
de l'éphémère.

le style
c'est une poursuite éphémère
de l'absolu.

RAISON D'ÊTRE

la vie
c'est ça qui te coule
entre les doigts
c'est ça qui t'échappe
quand tu cherches tes mots
la vie
c'est ça qui te reste
quand tout le reste
a fui
ta vie

Scanned with CamScanner

SI PRÈS DE LA MORT

pays bucolique?
pays alcoolique plutôt.
regarde ce chemin qui mène à la mer,
entre mille eaux, on s'est mis à l'eau.
après s'être mis à la bière,
on prend l'eau comme bière.
    le toit de ton char se fait lécher par les lames.
    le toi de ton chair se fait manger par les crabes.
    à l'ombre du cipre de la mort,
    au tournant de la manche au Fourchon
    raccourcir ton voyage jusqu'au golfe
    pour la plus grande joie des pauvres pécheurs.
Comment tu veux aimer ça, réellement?
pays cadien
joie de vivre
tellement ivre
que tu pisses dans ton caleçon.
asteur, les bons temps ne sont plus après te tuer.
    demain encore
    on fera bouillir les crabes
    fraîchir la bière
    pour tromper ta mémoire, vieux violonneux
    pour faire des accroires au monde
    qu'un Cadien est toujours heureux.

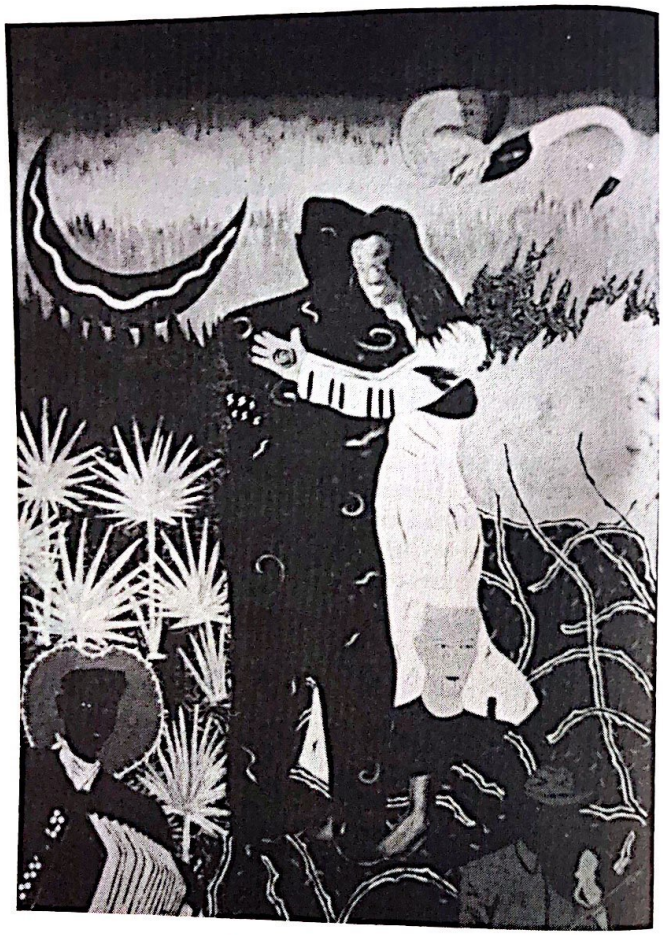
RITES D'INTIMIDATION

le café noir bouillit dans la grègue,
la balance du souper se baigne au soleil.
la voix de la radio dit qui a gagné
la guème d'hier au soir.

le premier contact avec un nouveau jour,
ça ressemble beaucoup à ça qu'on a vu hier.
le butin de la chambre paye pas attention.
il t'espère, il te guette, il va finir par te mordre.

les choses de la vie ferment jamais l'oeil.
ça dort pas, ça grouille pas.
mais ça te connaît mieux que tu crois.
et la vois qui te parle de la petite boîte
te dit, «pense pas comme ça».

Scanned with CamScanner



Francis X. Pavy
«When the day loved the night»

Christine Balfa

C'EST TOUT PERDU

J'avais une famille qui m'aimait
Et mon cher beau à côté de moi.
Je peux voir toujours ces chères figures
Mais, malheureux, c'est juste dans mes rêves.
J'ai pas apprécié tout ça j'avais
Pas avant c'est disparu
Aujourd'hui j'ai appris ma leçon,
Mais asteur c'est trop tard, j'ai tout perdu.
J'avais des amis là pour moi
Mais j'ai jamais vu leur tracas.
Après du temps ils m'ont quitée
Et là je suis tout seule dans mes misères.
J'ai pas apprécié tout ça j'avais
Pas avant c'est disparu
Aujourd'hui j'ai appris ma leçon,
Mais asteur c'est trop tard, j'ai tout perdu.
Une langue et musique très spéciales,
Mais je croyais les autres étaient meilleures.
Aujourd'hui j'aimerais entendre les vieilles chansons,
Mais il y a proche plus personne pour les jouer.
J'ai pas apprécié tout ça j'avais
Pas avant c'est disparu
Aujourd'hui j'ai appris ma leçon,
Mais asteur c'est trop tard, j'ai tout perdu.

Scanned with CamScanner

Tow truck blues

Quoi moi, je vas faire?
Mon char est cassé,
J'ai pas d'argent
Et je vas manquer ma noce.

L'église est pleine,
L'autel est vide,
Ma robe est jolie,
O mais moi, je suis ici.

C'est pas l'église
C'est le côté du chemin.
C'est pas le prêtre,
C'est l'officier.
C'est pas mon beau,
C'est le tow truck man.

Si j'arrange pas ce sacré char,
Je vas être tard pour mon enterrement.

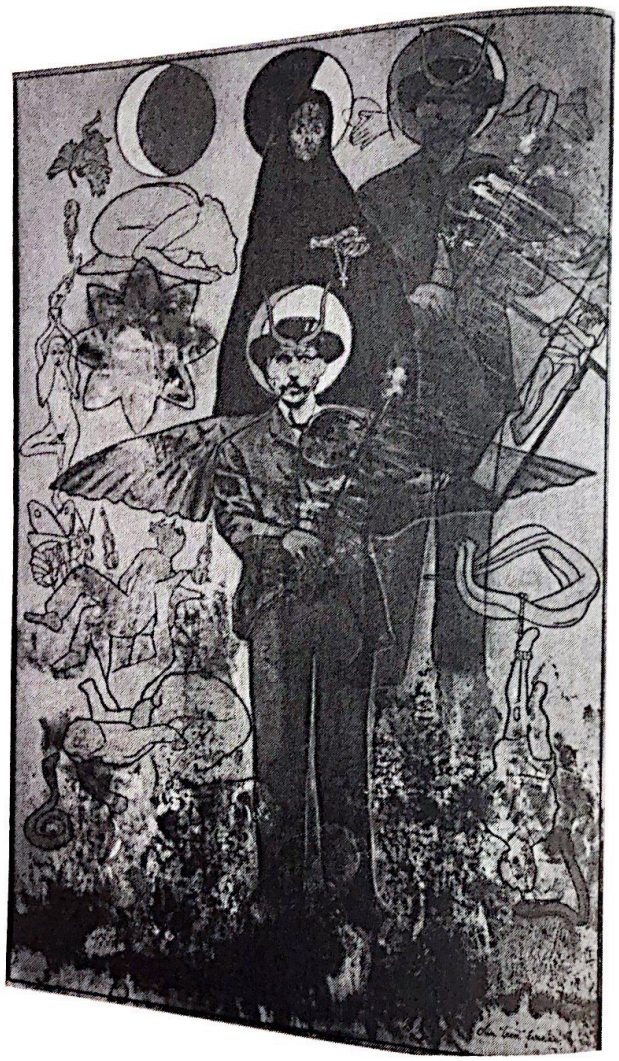
Ayoù c'est l'amour?

O yé yaïe, c'est ça qui me fait du mal,
C'est de voir ma mam et mon pop arrêter de s'aimer.
O yé yaïe, ayoù c'est votre amour,
l'amour que j'ai vu quand j'étais un petit enfant?

O yé yaïe, peut-être mon pop va aller
À la porte avec des roses pour ma chère bonne mama.
Ou mama va aller à sa maison
Pour faire un bon souper comme les années passées.

O yé yaïe, c'est ça qui me fait du mal,
C'est de voir ma mam et mon pop arrêter de s'aimer.
Quoi faire ça peut pas oublier leurs différences
Et retourner à l'amour qu'ils ont eu quand ils estiont jeunes?

Scanned with CamScanner



Leroy Olin Evans

Charles Larroque

Route d'évacuation

Le convoi de chacals s'arrête
devant la galerie détraquée
Scie mécanique à la hanche
un coureur d'ouragan
surveille les œuvres posthumes
avec l'œil appréciatif du connaisseur.
Le Hurleur est passé dans la nuit.

Tout est écorché, épluché
les cicatrices du passé
clignotent rose-verdâtre
au soleil détaché.
Les arbres morts jonchent le sol
leurs râlements de branches protestent encore
les dernières bourrasques de la tempête.

Nous, on se laisse jongler des rêveries en désarroi
comme si on était des fourmis rouges
notre nid fraîchement chambardé.
On n'est pas brave mais plutôt farouche
dans notre bougeotte spasmodique
aux battements grêles
des vies fracassées dans le vent.

Sous l'œil aveugle du Balayeur des Cieux
on a imploré à gros sanglots
la purge du confort et de l'indifférence
qui s'infiltrent dans le pays

Scanned with CamScanner

comme la poussière empoisonnée
qui s'étend sur la récolte
et qui coule jusqu'aux racines les plus profondes.

Entourée de cierges aux flammes vacillantes
notre jouissance fut accaparée
par des images d'un monde crépusculaire
où les bavardages de véranda
tamisés par les moustiquaires
se fondaient dans le charivari des cigales
pontués par le craquage de quelqu'un
qui cassait des pacanes.

Et les chênes géants
vaisseaux voûtés du Temps
la mousse suspendue comme des scapulaires
jusqu'à la terre noire et vaseuse
où ondulent les racines serpentines
on se sentait à l'abri des marchands de misère
c'était un acte de foi — un acte de Dieu.

Elle dit ses prières, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs
en épluchant son chapelet de fèves plates
et dans sa langue maternelle devenue monoparentale.
Elle souffre, la vieille, d'une trop bonne mémoire
qui s'humecte d'illusions d'asile
tandis qu'elle est violée en plein jour par ses enfants
parce que pour eux, se souvenir, c'est mourir.

Et aujourd'hui, un vague à l'âme semble traverser le bayou
on dirait une plainte d'accordéon
et il y a de la vérité dans ces notes souffrantes.
Mais la symphonie pathétique n'est que la dissonance
des scies mécaniques et le fausset d'une sirène
qui nous emporte dans un effet Doppler
et qui nous trompe… encore.

Nous sommes en panne
et nos vies tronçonnées et troublées.
On se traine battu
pendant que les frégates à plumage sombre
juchées sur les dégâts
continuent à déchiqueter
les dépouilles déracinées.

Le dérangement maintenant beaucoup moins grand
le chacal monte dans son camion, sa corvée achevée.
Un garde de la milice
serré comme un boudin dans son uniforme camouflé
lui hoche la tête.
L'abattoir au rétroviseur
tout est revenu au normal.

Sous le poids du débris sacral
on cache mal les tressaillements
quand on hale tout à la crémation
là, où flotte le voile du drap mortuaire
pendant trop longtemps
au-dessus de la mer mutilée
de cannes à sucre.

Les cendres des rameaux
sont maintenant en poussière
et notre purgatoire on l'ignore.
On se confesse bien les fréquences
mais pour quels péchés?
Est-ce qu'on rejoint la procession?
Est-ce qu'on peut toujours communier?

Scanned with CamScanner

Chemin paroissial 3-20

Quarante arpents
    du bayou jusqu'aux mèches
Le soleil, une chique jaunâtre
    se glisse dedans l'horizon
Le crachat du jour
L'incubation du Sud infecté

Le monde est tamisé
    à travers la poussière
Et dans un nuage de kaki
    des tracteurs se défilent
    sur la Grande Allégorie
    de chemin paroissial 3-20

Voici les Clos Élysées
Une métaphore mort-née
    où seulement les cannes à sucre
    se ressuscitent des cendres
Un vieux bougre de clos est assis
    à l'ombre fièvreuse d'un eucalyptus
    sur une chaise de cuisine sans dos
Il ne grouille pas
Comme une cigale
Son corps se penche vers le sol
    ses culottes trop propres
    trop bleues
Un chien jaune à sa manche de capot
    se renifle après du mucus sec

Une brise du golfe
    murmure comme le Chapelet Vivant
Soufflée dans les couloirs vides
    des maisons «shotgun»
Les habitants asteur allongés
    dans des petits caveaux «shotgun»
Leurs portraits enjolivés de couleur
    des regards fixes sans espoir
    là-haut au balcon du cinéma

Chez Magic Mart il reste un tas de boudin
Et le zarico joue toujours à la radio
Un pauvre diable de défunt créole chante encore
    son La La
On n'a plus besoin de se parler
Pareil comme le héron égyptien
    qui se nourrit des puces d'une bête à cornes
Notre symbiose est facile
On peut lere les lèvres des joueurs de football
    sur la T.V.

Le vieux bougre des clos rentre
Il cajole une patate douce dans le feu
Là, sur le mur
John Kennedy offre un brave profil
    et Jakie sourit
    ses yeux clignotent dans la lumière vacillante

Les cannes brûlent dans les clos
    et tout s'encrasse par la suie
Le vieux décide d'aller au club
    une dernière fois

Il se traîne sur le bord
    du chemin paroissial 3-20

Scanned with CamScanner

Sur les coquilles d'huîtres
écrasées
Dans le fossé les canettes lui font signe
Avec leurs yeux d'aluminium
grands ouverts
par la lumière des chars passants

Mais il est largue
et ses rêves recyclés sont tous usés
Fini de ramasser
le coton,
les pacanes,
les cannes,
les vies fracassées dans le vent du sud-ouest

Derrière un rideau de la boucane de perrique
le Club Indigo est gras et onctueux
Ils sont là
les Mojos en congé
Leurs corps s'entortillent
dans une calinda sensuelle
C'est le Carré Congo
l'écume des bayous

Sous la lumière jaune tachetée
les insectes dansent
Et quand arrive le matin
ils seront tous là
un petit tas
sur le plancher poussiéreux

Et il n'y aura pas de tracas
Personne ne fera le deuil
quand on balaye les dépouilles magnifiques
Dedans le chemin paroissial 3-20

Beverly Matherne

Le Fils

Quand Jean-fils est revenu d'Espagne en '66
et n'a pas été tué au Viêt-nam,
papa a préparé un jambalaya et
a invité toute la ville à célébrer.

Pendant que le band jouait «Blueberry Hill»
et l'odeur de la bière Dixie remplissait l'air,
Jean-fils m'a pris la taille pour danser,
a dit combien j'étais jolie et intelligente.
J'ai bu ses mots. Comme tous les autres,
je voulais savoir tout sur les courses de taureaux
et les jambes longues sous les jupons flamencos.

Dehors, les pétards jetaient des étincelles
et s'élançaient dans l'air, les feux d'artifices explosaient,
les chars, pare-chocs contre pare-chocs, klaxonnaient,
la levée illuminée par des feux de joies énormes,
l'un après l'autre, jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Après la messe de minuit, pendant que mama
remplissait nos bols de gombo à l'andouille,
Jean-fils revenait à la maison
par un chemin de campagne.
Son ami d'école filait à toute allure, saoûl,
dans l'autre sens. Il n'a pas vu Jean-fils.
Le grand shérif a annoncé la triste nouvelle.
Personne n'avait plus envie du gombo chaud,
ni du riz, ni des patates douces, ni des pralines.

Scanned with CamScanner

Le jour après Noël, les amis sont venus.
Nous avons bu du café noir et avons veillé
le corps de Jean-fils toute la nuit.
Pierre, qui apprenait à jouer à la pelote
avec Jean-fils, a pleuré, a vomi et s'est endormi
parmi les autres petits au pied du cercueil.
Ma sœur Michèle et moi, nous sommes mises à genoux
à côté de Jean-fils. Nous avons prié et chuchoté
au sujet de l'odeur de la mort et nous nous sommes
demandé si tout le monde le sentait mais n'osait pas le dire.

Le lendemain, les porteurs ont glissé
le cercueil de Jean-fils dans la tombe,
comme on glisse une casserole de pain au four.
La pluie était froide et noyait les rubans écarlates
sur les grandes couronnes de roses rouges
attachées au mur.

Ce printemps-là, mama a commencé à lire
des livres au sujet de la mort et de la souffrance.
Elle s'est adonnée à la tristesse avec
la même ardeur qu'elle faisait
le chemin de la croix pendant le carême.
Elle portait le noir et, un jour, elle a mis le chagrin
dans le boghei de bébé de son fils, a resserré
sa couilte à son cou et a poussé le boghei
hors de la chambre, à travers la cuisine et la cour
de derrière, passant par les clos de canne à sucre,
à travers les savannes, jusqu'aux
eaux de la ciprière au milieu des lis oranges.

Puis, elle a arraché le boghei à la ciprière,
l'a repoussé sur le Chemin du Fleuve, jusqu'à
l'église de Saint-Joseph. Elle a poussé un soupir
déchirant, la sueur perlant sur son front ridé.

Elle est montée les marches de l'église,
traînant le boghei derrière elle,
est entrée dans le portail de chêne,
s'est dirigée tout droit, s'est dressée devant l'autel,
sans s'agenouiller, a regardé Dieu dans les yeux
et Lui a crié «Maudit fils de putain!»

Les croyants se sont tus, elle s'est retournée
et a agité les bras terriblement,
«Au diable avec tous de vous autres!»
Elle est descendue de l'autel,
frappant le boghei contre les bancs.
Elle s'est arrêtée devant La Pietà,
qui tenait la dépouille du Christ;
dans sa main suppliante,
un chaplet de cristal brisait
les rayons de lumière de la rosace.
«Toi, toi…» sa voix s'est cassée.
Elle s'est jetée au cou de la Vierge,
a pleuré à gros sanglots, s'est écroulée,
comme si elle avait été touchée par une balle.
Papa s'est rué vers elle, l'a prise dans ses bras.
«C'est pas grave, mama. Viens, allons retourner à la [maison.»

Dix ans plus tard, quand les tumeurs de cancer
ont couvert le corps de Pierre,
mama s'est agitée de nouveau.
La mine effarée, elle a fouillé dans
les armoires, les hangars et à travers les clos.
«Qu'est-ce que tu cherches?» papa a demandé.
«Le maudit boghei de bébé», elle a répondu.

Scanned with CamScanner

La fabrique de tabac

L'avalasse d'été frappe
contre le toit de fer blanc
de notre hangar à tabac.
Nous respirons le silence
pendant
que nous continuons
la fabrique.

Mes frères, torses nus, en jeans,
frappent les poignés de feuilles fanées
contre les barils de chêne,
puis frottent les pointes des bouquets
pour en ôter la dernière poussière.

Rat-tat, rat-tat, rat-tat.
Tiche-tiche-tiche, tiche-tiche-tiche.
Rat-tat, rat-tat,
Tiche-tiche-tiche.
au tempo de la pluie
du rythme
et de la coutume.

Papa arrose les feuilles fragiles
d'une pluie fine
pour les assouplir
Chipire-chipire-chipire,

Je m'assis avec mes tantes et mes sœurs
autour du chaland profond
entassé de tabac aromatique.
Portant des corsaires
et des tee-shirts, nous saisissons
le bout de chaque feuille,
cassant la tige, la déchirant,
faisant de grandes spirales,
mains droites sur mains gauches,
gardant le rythme
et la coutume.

Feuilles divisées en deux
pendent de nos poignets
comme des cheveux longs
repoussés de côté;
tiges jetées forment
des monticules de spaghetti
par terre.

Casser-tirer-jeter,
casser-tirer-jeter,
nous remplissons nos barils
de fèves rouges et de riz,
souliers d'écoles,
linge de dessous.

La sueur ruisselle
sur nos figures,
Nous avalons de la poussière
et du jus de tabac.
Nos doigts écorchés
ne se cicatriseront pas
avant la fin de la fabrique.

Scanned with CamScanner

Mama vient au hangar
avec du café noir
et des beignets, en famille
pour la douzième fois.

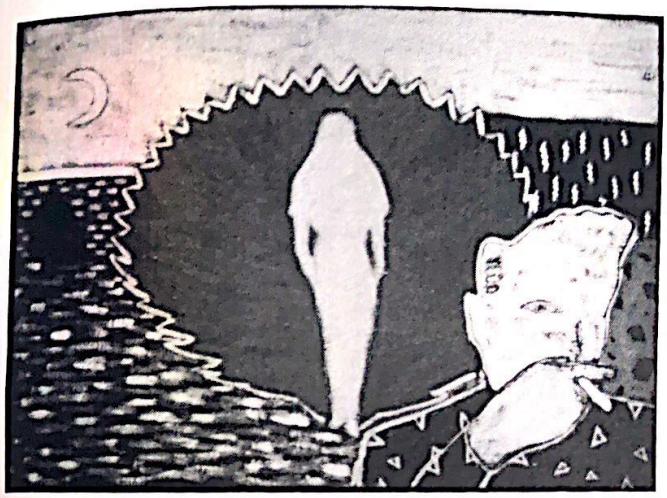
Dans ces limbes
les éclairs illuminent
les charrues dans les recoins de notre passé,
nos tracteurs
gardent le rythme
et la coutume.

Dehors,
la pluie nourrit
les cyprès,
comme elle a fait
depuis des siècles.

Pourtant, je refuse
cette grande con-for-mité.

Non, non, non,
Je ne veux
jamais me marier,
jamais connaître,

les silences de mama,
ses larmes pendant la nuit.
Au diable,
le rythme
et la coutume.



Francis X. Pavy
«Palmetto Venus»

Scanned with CamScanner

Brenda Mounier

Chère Mom,

Y a que'que chose
j'dois t'dire

quand-même j'connais
qu'tu peux pas lire
ni écrire
en français
en anglais.

Tu nous as donné «L'pays dans la jogue»
comme dit la chanson…
Toujours bien soignées
bien élèvées
bien montrées
bien parlées
Et
EN FRANÇAIS!

T'as jamais appris l'anglais
ça fait…
on peut rien t'rapprocher
comme les autres fait
aux autres…

Et asteur
moi et mes sœurs
on s'parle en angais
quand t'es
là,
chère Mom.

ET
si ÇA ça fait pas
l'affaire
on va espéler
à haute voix
pour tu comprends pas
ÇA
on dit!

Et oui.
C'est comme ÇA qu'on t'remercie…
l'ironie
de la vie
Ça me fait de la peine pour toi.
Pardonne-moi, Mom.
Pardonne-moi.

Scanned with CamScanner

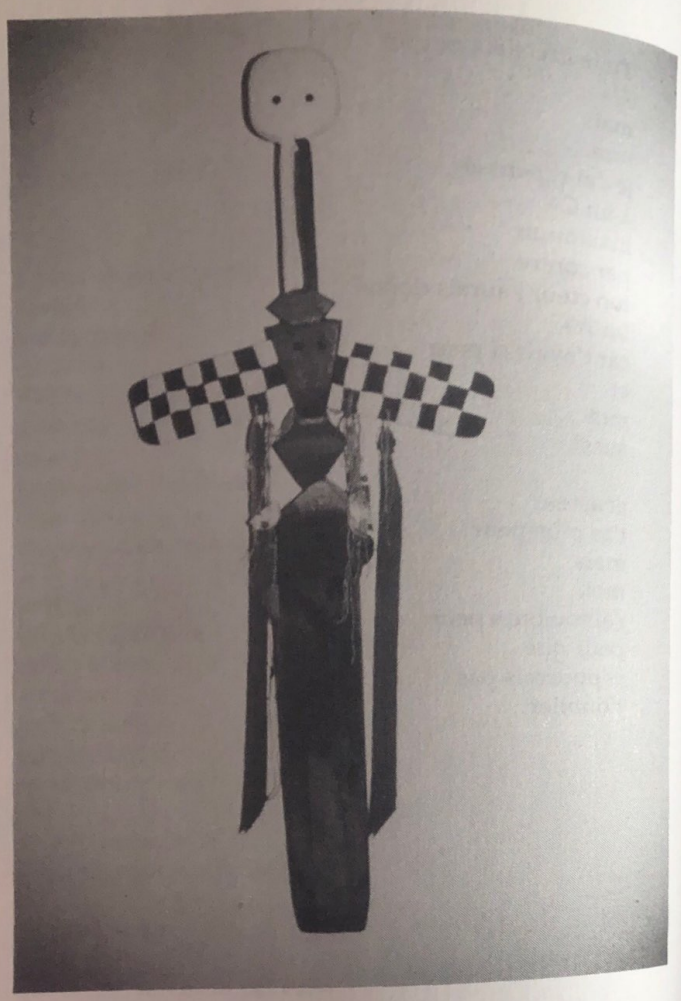
Dans tes BVD's

J'peux toujours te voir
planté
sur ta galerie
dans tes
BVD's
avec ton
ciao
toujours sur tes lèvres
avec mon «high»
toujours dans mon cœur
je
flottais
sans comprendre
sans vouloir
accepter
tout de suite
que ce «high»
serait devenu un
bas
et qu'il aurait fallu
te partager la prochaine fois
avec
tous les autres
d'autres
qui te connaissaient pas dans
tes BVD's.

Tu te prenais pour un
A+
mais
moi
je t'ai rapetissé
à un C+
maximum
par contre
ton cœur j'aurais donné
un A+
car t'avais si peur
et
moi
aussi.

et asteur
t'as p'us peur
mais
moi,
j'ai toujours peur
peur que
je pourrais pas
t'oublier…

Scanned with CamScanner



John Gelderma
«Sheila's Totem»

Timy So2

LOVE À LA FRANGLAISE : TOUT SIMPLEMENT CONFUSANT!

O toi, blazing soleil de ma vie
Merveilleux feu qui réchauffe mes winters gris
Sais-tu que je love thee secretly
(in other words, en catimini)
and... à la folly aussi
(Ou autrement dit, madly)
Contrary à tout logic de l'esprit
Nobody peut actually prevent me
From losing you ainsi
Until the end of my vie
And maybe au-delà, à l'eternity
Even si it coule mean for me
Nothing but tristesse and mélancolie
I juste can't help aimer thee
À quoi bon lutter against my destiny
So, raison of my folie
Please pardonne-me
If je suis brought to délirer ainsi,
À confondre les A et les B's,
Les rêves et les realities,
J'ose hoping that by now you l'as compris
C'est only because j'ai trop pensé à thee!

Scanned with CamScanner

Clin d'oeil culturel et... langoustique: une histoire à dormir debout, gracieusement dédiée à tous les francophones... insomniaques

Dis, Manche, demandent impatiemment les deux cousines germaines qui se tiennent justement par celle-là même,
Quand verrons-nous enfin le bout du tunnel?
Quatre hommes qui passent par là s'en mêlent.
Deux d'entre eux commentent sans peine :
L'un dit : «Impossible n'est pas nous», L'autre dit : «Que Dieu sauve la Reine!» Le troisième qui en a marre dit : «Mais que racontez-vous là? Plus confus que moi, ne vous ne trouverez pas!»
«Ça se voit, que vous n'êtes pas d'ici,» le quatrième, l'homme maigre dit.
Alors je dis, «Je viens de Cal-en-Bourg»; tu dis «Quelle coïncidence, moi aussi!»
Entre temps, Vendredi sous un palmier s'est endormi
Laissant seul Robinson qui, sur un cocotier s'ennuie
Tout étourdi, Sam dit : «J'en ai assez de ces histoires,
Demain je retournerai chez moi,
Aux Unis-États, na!»
Et c'est ainsi que, mine de rien, toute une folle semaine s'écoula...

Sentimentale-menthe vôtre

Poème à la menthe
Versé lentement
Un soir de janvier
Sur les sorbets de l'hiver
Couverts de givre
Absorbés de vert
Ces vers ivres
S'amusent à s'infiltrer
Dans le courant glacé
Des pensées blasées
Réveillant doucement
Les sentiments trop longtemps
Enfouis dans l'épais manteau
D'un cœur somnambule
Qui sommeillait dans sa bulle
L'impassible temps-qui-passe
A aidé à briser la glace
Mais voilà que mai arrive
À la dérive
Les vers à la menthe
Le temps d'un sourire
N'ont pu offrir
Au cœur qui s'ennuie
Que l'arôme d'un bonheur inattendu
Qui s'évaporera
Furtivement
Au premier souffle du printemps
Et le poème à la menthe

Scanned with CamScanner

Se dilue discrètement
Dans le lac des souvenirs
De mon essence enchanteresse
Il ne reste qu'un charmant
Arrière-goût de regret
Qui se dissout à regret
Dans la neige fondue
Où tout ému
On voit s'envoler
Des sentiments éthérés.

Gwenn Laviolette

Il est vraiment beau

Il est vraiment beau,
en chemise blanche et cravate bleue,
ses yeux bruns aussi brillants que ses chaussures
[vernies.

Il est pilote, il est homme d'affaires.
Il est séducteur.
Gendarme, professeur, jeune cadre,
il s'appelle Guy ou Allain ou Murphy —
je ne me rappelle pas —
ni son nom, ni son âge, ni sa femme.
Tout ce qui me reste c'est le goût amer de sa lâcheté.

Scanned with CamScanner

La brosse à dents

Cravate en soie
chaussures vernies
bottes, jean, t-shirt.
il met sa brosse à dent à côté de la mienne
il se couche dans mon lit
il se dit et me dit qu'il est à moi...
mais c'est à l'autre qu'il appartient.

Grand-mère

De ma position sur le plancher, je la surveille, mes yeux mi-fermés. Elle ne m'aperçoit pas. D'un mouvement répétitif l'ouvrage continue. Elle prend chaque chemise et la cuit avec le fer à repasser, jusqu'au point qu'elles ont la texture du carton.

Nu-pieds, elle porte une blouse sans manche, une cigarette pend de ses lèvres. Des minces volutes sortent de ses narines noires avec le même rythme que sort la vapeur du fer. La chaleur étouffante empêche ma respiration et pourtant le gros éventail n'arrive pas à rafraîchir la pièce. Seulement son bruit interminable ajoute à l'irréalité de la scène. Mais, je ne rêve pas, je le sais car la blancheur étonnante de chaque chemise me l'assure et me rappelle le soleil brûlant dehors dont je m'échappe pendant un instant.

Ma grand-mère a à peine entamé son travail et déjà la sueur s'accumule dans une grosse tache noircie sur son dos arrondi. De temps en temps, elle fait une sorte de calcul, lequel je ne comprends pas tout à fait, avec des allumettes qu'elle met à part chaque fois qu'elle termine une douzaine de chemises. Analphabète, elle ne sait ni lire ni écrire, mais lorsqu'arrive le propriétaire de ces chemises, elle sait combien il lui doit.

Le panier à linge à moitié vide, je me laisse envelopper dans la chaleur et je ferme mes yeux sur cette scène.

* * *

Scanned with CamScanner

Pas de bruit. Il ne faut pas faire de bruit. Elle va m'entendre. L'ombre, le couloir! Je me cache, L'allumette brisée... le son dans l'obscurité. Elle me voit et me gronde. C'est fini. Mon père! Elle va lui dire et quoi?... La punition.

* * *

Lueur qui danse au fond de la salle. Je la précise parmi les statuettes. Un peu plus haut. Je grimpe, j'essaie de l'attraper, de tenir ce mouvement dansant dans les mains. Le voilà! Derrière les visages placides des saints, chacun je touche avec ma main remuante. Sainte-Marie, le petit bébé Jésus dans les bras ou le serpent glissant entre ses pieds. Saint-Antoine son chapelet à la taille. Saint-Joseph, l'auréole autour de la tête. Merde! Mes doigts, mes doigts...! Douleur, douleur aiguë... liquide chaud et brûlant. Je tombe de ma position précaire. Arrive la grand-mère. «Fouille-merdeuse.» Je lui tends la main, elle m'entraine dans la cuisine. Le réfrigérateur, le beurre, elle l'applique...

* * *

Je l'accompagne au cimetière, au bout de la rue. En effet, elle habite la rue du Cimetière, donc ce n'est pas loin. Elle y va rendre visite à son défunt mari et à plusieurs de nos parents dont les noms m'échappent. Pour elle c'est un rite qu'elle conclut deux fois par semaine. Aujourd'hui, on apporte des fleurs qu'on place devant la tombe tandis qu'on récite silencieusement les Je vous salue Marie à genoux. Juste à côté du «pauvre Gustave» gît «pauvre Wesley», le frère de grand-mère. Il est mort lui aussi d'une crise cardiaque comme grand-père. Je n'ai connu aucun des deux.

On tourne à droite et à l'autre bord du cimetière on retrouve la tombe de «Mom "Cius.» O elle, elle je la connaissais. Celle qui n'avait qu'une seule jambe; qui vivait avec mon oncle Antoine. C'était mon arrière-grand-mère! Son vrai nom était Louise, mais on avait l'habitude de l'appeler par le prénom de son mari Lucius, lui aussi défunt.

Ma grand-mère sort son chapelet et fait remarquer que la prochaine fois on devrait apporter le balai car il était évident que personne, aucun de ses frères et sœurs, ne s'occupait des besoins ici et les feuilles et les toiles d'araignées commençaient à s'accumuler.

Pour rentrer, on zigzague entre les gros tombeaux blanchis, je ne peux guère voir au-dessus, jusqu'à ce qu'on arrive à l'allée qui coupe le cimetière en deux. Je la suis, sans m'en rendre compte, car je guette le crucifix monstrueux situé au croisement des allées. Je ne vois que le dos, la partie en bois. Mais je sais que de l'autre côté pend une statue de Jésus parce que je l'ai déjà vu mille fois — la tête couronnée, les bras étendus et les pieds percés de gros clous. Il me guette aussi, c'est ce que Grand-mère m'a dit.

En sortant, à la banquette, j'évite de marcher sur les fissures dans le ciment, tout le long de la promenade.

* * *

J'ai peur. Dans l'ombre j'entends sa respiration irrégulière; mon corps figé juste à côté du sien. Je ne veux pas qu'elle meure. J'ai l'impression que dès que je ferme les yeux, cette respiration s'arrêtera pour jamais et le lendemain je la trouverai morte. Moi seule au lit avec un cadavre.

Scanned with CamScanner

C'est méchant, n'est-ce pas? C'est ma propre sensibilité qui m'inquiète, comme c'est égoïste! Mais, n'a-t-elle pas failli nous immoler quand elle avait oublié qu'elle faisait la cuisine et qu'elle s'est endormie en pleine nuit? Et la fois qu'elle fumait au lit, hein? Est-ce égoïste, ces soucis-là?

O mais c'est pas du tout la même chose, tu le sais bien! C'est ta grand-mère, un peu de respet, non!

Mais c'est certain qu'elle va mourir, elle est vieille et depuis cette attaque d'apoplexie les choses s'empirent. Elle n'a jamais récupéré ses forces. Entre autre, sa perception du temps devient de plus en plus déformée... et elle fume beaucoup.

C'est de sa faute la maudite punaise. Si seulement il nous avait laissé mettre Grand-mère dans une maison de convalescence. Mais non, l'insultant bâtard a eu l'audace d'accuser mon père d'essayer de se débarasser de Grand-mère «après l'avoir usée comme une négresse!» Tu parles! À mon père, qui à l'âge de dix-sept ans a dû quitter le lycée pour subvenir aux besoins de la famille! Et ce qui m'agace le plus, c'est lui, la punaise qu'il est, qui l'a encouragée à fumer. Maudit!

O il aurait pris soin d'elle aussi, belle merde! Après deux semaines, pif. Grand-mère déposée à la porte, comme ça, sans prévenir personne. Chez elle toute seule incapable même de se nourrir. C'est moi et Suzanne qui l'avons soignée, qui avons nettoyé derrière chaque fois qu'elle n'a pas pu atteindre la salle de bain. Et maintenant, c'est moi seule. Ouais, nous l'avons soignée sans récompense... l'ingrate, méchante vieille femme qui même dans sa faiblesse n'a pas perdu sa langue acerbe, qui a continué à maintenir une distance froide entre elle et ses enfants, et ses petits-enfants.

... Mais c'est pas tout à fait vrai, pourquoi déformes-tu la vérité? Bien sûr elle était une femme endurcie. Elle a vécu dans les plus durs des temps. Elle a été élevée pendant les années trente... Mais tu sais bien qu'elle a peur aussi. Retourne-toi! Regarde-la! Elle dort. Il ne fait pas si noir que tu ne puisses pas la voir. Est-ce un sommeil tranquille, paisible? Est-ce qu'elle rêve au Dieu enchâssé dans le prie-Dieu au coin de la chambre ou est-ce à l'enfer qu'elle rêve?

Tu sais... elle bénit le lit chaque nuit, avant de se coucher, avec de l'eau bénite qu'elle a prise de l'église. Tu l'as déjà vue, n'est-ce pas? Et les chapelets qu'on retrouve partout? Celui qu'elle tient maintenant au-dessous de l'oreiller; tu ne penses pas que c'est pour se défendre contre la peur?

Oui, égoïste, tu peux t'endormir maintenant. Elle ne va pas mourir ce soir. Tes sensibilités ne seront pas choquées demain. Et les sensibilités d'une vieille femme? Est-ce que tu t'en souviendras quand toi, tu seras vieille?

* * *

Ne me touchez pas, ne me regardez pas...

Vous qui ne parlez pas français

Vous qui n'êtes même pas capable de me comprendre

Vous qui êtes d'un autre monde, le monde de la télévision, des journaux, des magazines, de la publicité de Madison Avenue

Ne me touchez pas, ne m'en parlez même pas

Je ne veux pas entendre cette sale langue qui me rappelle mon infériorité chaque fois que vous ouvrez votre gueule.

Scanned with CamScanner

Non, je ne suis pas instruite. Ouais je parle anglais avec un accent et je sais que vous me considérez comme ignorante, que vous n'avez aucune appréciation pour ma culture, que nos mœurs vous paraissent étrangères et bizarres.

Pour le monde du vingtième siècle je suis une curiosité, n'est-ce pas?

O ouais, je le sais, je le sais très bien avec mon cœur et mon âme.

Et pourquoi est-ce que je tiens toujours à une langue ancienne, à une culture tellement différente de la vôtre? Après tout je suis américaine. J'ai un numéro de «social security» pareil comme vous et le droit de voter même si je ne l'exerce qu'avec l'aide de mon fils car je ne suis pas capable de lire les noms des candidats.

Pourtant qu'est-ce qui se passe ici? Y a-t-il quelqu'un qui refuse d'être fondu, d'être bouilli dans le gros creuset américain? Nous sommes tous un seul peuple, non? Nos enfants n'ont-ils pas tous grandi ensemble au son de la musique pop et nourris des émissions de Sesame Street?

Bien sûr, on a tous récité le «I pledge allegiance…»

Mais je me demande. Dans quelle langue ce Dieu veille-t-il sur cette «nation unie et indivisible?»

Et cette liberté qu'il nous garantit, est-ce qu'elle comprend la liberté linguistique?

* * *

Les choses deviennent sérieuses. Elle devrait aller voir quelqu'un d'autre. Un spécialiste, un vrai médecin, car ici, ce sont tous des vétérinaires qui ne peuvent pas distinguer leur cul d'un trou dans la terre. L'arthrite!

quelle duperie! Est-ce que l'arthrite peut engendrer des tumeurs sur la langue? Non, ce n'est pas logique. Pourquoi être aussi réticente sur ce point? Bien sûr un autre ne parlera pas français, mais ce n'est pas ça qui fait un bon médecin. C'est qu'elle a peur. J'en suis certaine. Elle se plaint constamment mais elle ne veut pas savoir. Elle est vieille et elle le ressent avec toute son âme.

Qui va la soigner, hein? Mon oncle? Sa punaise de femme? Un mois, peut-être, un mois, il n'en était pas sûr. C'est tellement court, une courte douleur. Morphine… jusqu'au point qu'elle ne sait plus où elle en est. C'est mieux comme ça, particulièrement pour la punaise, qui se débarrasse d'elle pendant ses petits sommes. Ils ne lui donnent plus à manger, «Il ne faut pas prolonger la misère.» Espèce de vers.

Tous les week-ends je vais la voir. Chaque fois, je prends note de sa condition qui se détériore.

Elle est vieille. Elle a assez vécu.

Ne dis pas ces choses, ces bêtises-là. Il n'y a personne qui mérite de mourir comme ça, d'avoir autant de douleur. Ne te souviens-tu pas que c'est ta grand-mère dont tu parles?

Nous venons d'arriver. «Où est-elle?»

Dans sa chambre, allongée sur le lit d'infirme. Des tubes disparaissent sous les draps… ou est-ce un linceul?

Je tiens sa main et la regarde dans les yeux. Ses yeux verts décolorés. Son pouls bat à la gorge. Je la vois très bien. Je compte chaque battement. Est-ce qu'elle se rend compte de ma présence, de qui je suis même? Elle a de la force toujours. C'est mon imagination ou est-ce qu'elle me tient la main aussi?

Scanned with CamScanner

Aspire. Expire.

Elle a tellement du mal à achever cette simple tâche.

Respire. Respire. Fais-le, je te l'ordonne!

Aspire. Expire.

Elle ressemble à un poisson en dehors de son habitat naturel. Sa bouche béante, ses yeux qui roulent.

Aspire. Expire. Respire. Respire!

Elle tient ma main toujours mais elle ne me regarde plus. Elle tourne son regard vers le plafond. Son pouls bat de plus en plus vite. De temps en temps la respiration s'arrête tout net. J'aperçois mon père à côté de moi. Il masse son front tandis que je continue à tenir sa main. Mais, où est mon oncle…? Il entre en se rasant. «Je pense que tu devrais rester», dit mon père, «Tu auras le temps… après.» Mais, mon oncle ne l'écoute pas.

Respire. Respire!

Je le veux!

Respiration; pause…

Respiration; pause…

…

…

…

Respiration; pause…

Pause.

Pause.

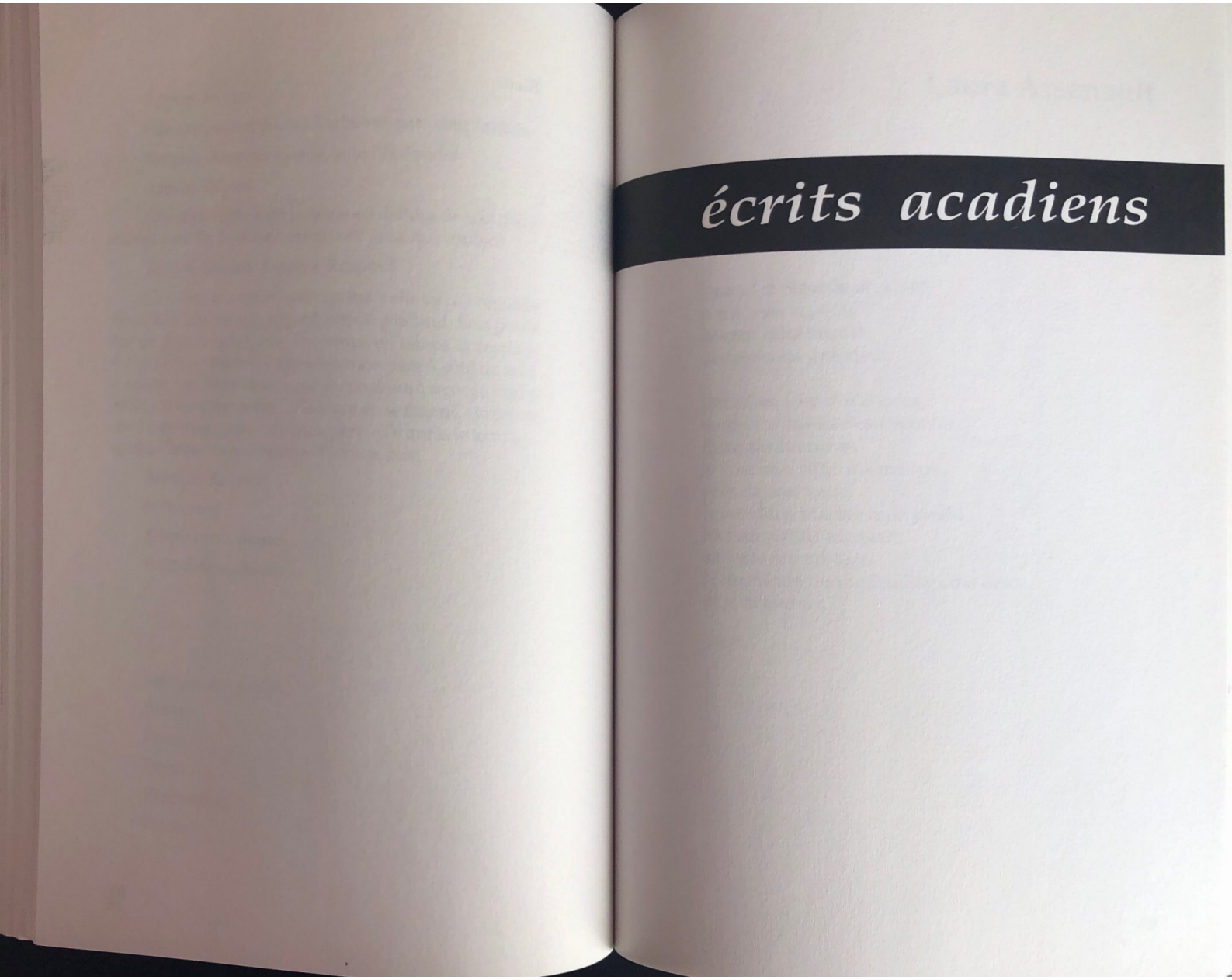
Pause.

Respiration.

Pause.

Rien.

Scanned with CamScanner



Scanned with CamScanner

Laura Arsenault

Un Arbre

Pour mon fils Guy hospitalisé.

Quand je regarde un arbre
je me sens si petit,
devant cette beauté,
devant cette grandeur.

Cet arbre a vu des années,
peut-être des siècles s'écouler.
Dans ses branches
je voudrais bâtir ma maison,
près de son tronc,
je voudrais planter mon jardin.
Sa tranquillité me plaît,
sa force me protège,
le murmure de son feuillage me berce,
et je m'endors.

1975

Scanned with CamScanner

Avez-vous déjà marché dans la forêt,
sur les aigrettes des sapins,
comme un beau tapis fin?
Avez-vous suivi un ruisseau qui se tortille
dans l'ombrage des arbres
comme s'ils étaient d'une même famille?
Moi je l'ai fait.

Avez-vous écouté dans le silence
les arbres parler,
les ébats et les gazouillements des oiseaux,
le vent qui ajoute une note
à cette harmonie infinie,
le battement des feuilles, des fleurs?
Moi j'ai écouté.

Avez-vous vu le coucher du soleil,
sur la mer, à travers les arbres;
c'est comme si tout était peint en or.
À travers les vitrines, c'est comme si le soleil
voulait tout donner en fin de journée.
Moi je l'ai vu.

Avez-vous compris, après tant de splendeur
pourquoi il faut qu'il y ait tant de malheur?
Les guerres d'hier
sont les guerres d'aujourd'hui :
La société qui s'attaque aux faibles,
tous ceux qui sont exilés de leur propriété,
de leurs biens?
Moi je n'ai rien compris.

Mon fils

À mon fils Guy hospitalisé en août 1973

La vie ne te sourit plus mon enfant
et pourtant tu n'as pas encore vingt ans.
La vie t'as fait du mal mon enfant.
La joie de vivre et d'aimer
ce n'est plus important.

Tu es seul dans ta solitude profonde.
Tes amis sont un petit nombre.
Des artistes, des poètes étaient tes amis.
Tu aimais le théâtre, ses succès, ses folies.

Tout petit je te berçais mon enfant.
Maintenant tu es bien trop grand.
Je voudrais te dire que je t'aime autant
que j'ai entièrement confiance en ton printemps.

Quand ta jeune soeur et toi étiez enfants
à la plage on allait de temps en temps.
Tu bâtissais des châteaux de sable
tout en regardant au large.

Tu devais les quitter sans abri
foulés aux pieds des passants sans merci.
La vie est un peu comme ça mon enfant;
on bâtit, ils détruisent, on rebâtit.

Scanned with CamScanner

La société est sans coeur, sans pitié.
Il faut savoir quoi prendre, quoi laisser.

Tu as le droit de vivre et d'aimer.
Plus on vit, plus on aime, plus on est libéré.

Ton bonheur, toi seul peux le posséder.
Tu peux aussi le partager.
Après la nuit il y a toujours un lendemain.
J'ai entièrement confiance en ton printemps.

Guy Arsenault

La vieille Bertha

Je marche en haut de la rue. Une marche de santé. C'est une rue assez courte, en cul-de-sac. Dead end street comme on dit. Je regarde en arrière, devant moi et de chaque côté : partout le soleil du printemps, les arbres, les maisons brillent. Je m'arrête souvent. Je fais des petits pas. Le voisinage de mon enfance et de toujours, du moins jusqu'ici. Et je ne suis pas lassé. Les Hébert, les Robichaud, les LeBlanc, les Cormier et la vieille Bertha. Sa maison est sur le bout de la rue, à côté du champ où ses chats vont chasser. Bertha est très vieille et elle reste toute seule avec ses chats. Pas deux mais dix-huit. Dix-huit chats bien engraissés par les oiseaux, les souris et parfois les ordures qu'ils ont mangées.

Je vois une vieille auto en arrière de moi. Comme l'auto s'approche je regarde qui c'est. Je vois que c'est la vieille Bertha et sa fille. L'auto est stationnée pas loin d'où je suis, à la maison des chats et de la vieille. Je cours vers eux, intrigué. La vieille sort jamais. Elle sort juste à sa porte pour appeler ses chats : «Minou, minou, minou», qu'elle crie tout fort. Il faut croire que tous ses chats ont le même nom.

Quand je suis près d'elle je lui dis quelques mots :

— Allô Bertha, que je lui dis et je lui demande : Ayou-ce t'as été?

— J'ai été au club boire tcheques drafts, qu'elle me dit, et s'envoie la tête par en arrière avec un air incertain,

Scanned with CamScanner

peut-être pour enlever ses cheveux de sa face, ou me dire qu'elle est fière d'avoir sorti.

Je lui dis :

— De même tu sors asteure. T'a pas sorti depuis longtemps. Me semble que tu sortais plus.

Bertha me dit :

— Well c'était à peu près temps que j'sorte. Faut bien, pour me trouver un homme. Well, ej m'ai enjoyée!

Je lui dis :

— C'est bien ça. Sors. Ça te fera du bien. On se verra peut-être au club en tcheque temps.

Bertha un peu fâchée me répond :

— Ouaie bin, t'es binque trop jeune pour moi. Ça me prendrait un vieux.

— Mai on pourrait juste se parler, que je lui dis en riant respectueusement, et je continue : J'aimerais ça connaître ton grain de sagesse.

— Mon grain de sagesse, qu'elle répète naïvement.

— Oui, que j'y réponds, savoir ce que tu sais faire ou que tu connais qui te fait feeler smarte.

La vieille Bertha semble n'avoir pas tout à fait compris et elle s'est désintéressée.

Elle me dit :

— Well bin, anyways, on se verra peut-être là un jour si c'est de même.

— Ok, que je lui dis, bin continue de sortir. Va prendre des marches aussi. Pas seulement aller au club en auto. Viens me ouère à pieds, ça te fera du bien.

Là elle se fâche et me dit :

— Ouaie bin moi je cherche un vieux, pas un jeune comme toi.

Là je sais que je dois abandonner la conversation.

— Fais comme tu veux, que je lui dis. Prends garde à toi, bye.

— Ok, bye, qu'elle me dit avec un grand sourire.

Je l'avais atteint et durant mon retour chez moi, je pensais à elle, qui recommençait à vivre.

Scanned with CamScanner

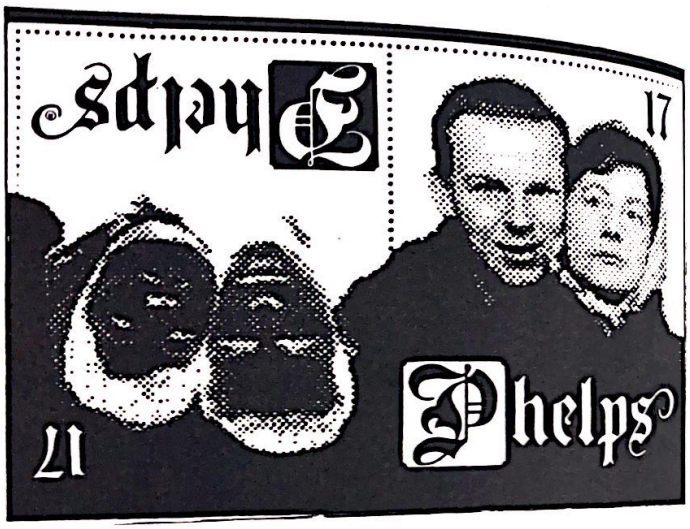
Jackpot de pleine lune

Je pense aigument à toi
parce que la pleine lune t'affecte
comme ça affecte ma chatte
Mais heureusement tu n'es pas ma chatte
J'éviterai d'entendre ces lamentations
en rut d'un matou
Tous ses cris et disputes
de n'avoir pas de chance
ou bien de ne pas savoir quoi et comment faire
Tu te lamentes à moi
Est-ce que c'est moi que tu veux
ou un autre
ou peut-être un inconnu?

Tout ce que je sais c'est que ça te rend frivole et fiévreuse
la soirée de pleine lune
Je te souhaite cette fois ici
le plein jackpot.

Mettre la «make»
Faire des belles façons
Fleur d'écureuil
Sabots en flocons
Perle de maïs
La belle Jamaïque
Viande de gibier

Scanned with CamScanner



André Alan Phelps

Mario LeBlanc

I Will Dedicate the Wind to You

je pense à toi
à quosse tu fais
à quisse tu penses
à yousque tu marches
pis je pense que je vais ...
i know
i will dedicate the wind to you
tu pourras voler dans l'air
regarder les arbres
pleurer sur le fait des mers
tu pourras penser à moi
pis je ferai la même chose pour toi
ça sera assez cool
une vraie trip du siècle
ça sera right on
ben c'est ça que j'vais faire
i will dedicate the wind to you

Scanned with CamScanner

Craving

quossé qui faut que je fasse
quand c'que je crave pour vivre
pis quand c'que j'vire fou
pis quand c'que les arbres mourent
pis quand j'ai la taste de cigarette mêlée
avec d'autres produits chimiques
fuck chu dans la lune
pis c'est pas de ma faute
l'écriture devient une addiction mortelle
pis j'en ai besoin
plus rien d'autre
feed me with Morrison tunes
and Arsenault vibes
avec le pays de coup de poing à Gérald
pis le now d'astheur à Marc Poirier
pis les images de Beaumont à Marc Arseneau
je veux mourir à Scoudouc
dans une mer en feu
je copie par exprès
pis illégalement
parce que j'sais pas quossé faire
quand je crave pour vivre

Marc Arseneau

Expérience (in deux parties)

à Mireille

I

je bouge en transe en danse
autour du feu icitte
je galipote you c'est que j'aime
pas besoin de french fries
pas besoin de fried clams
donne-moi les patates dans ton jardin
donne-moi les coquilles dans la mer
je veux juste de la nourriture
pis pas de piasse
le feu dit avance
je rougis pour dire
les mouches-à-feu sont wirées
à l'énergie de la planète
et sur ma peau
je vire pour me moucher
tes ailes me touchent
je suis curieux pour continuer

Scanned with CamScanner

II

ma fenêtre toujours ouverte
la chandelle brûle l'été
sur la screen éteint et allume
une mouche-à-feu
blink blink la lumière
dans le trou des yeux
pour mieux voir le dessin du picture
de toi pis moi so
je pense à ta joke
je fire-up ma smoke
it's a laugh
we do have hope in a sweat
je suis en montant une lumière rouge
sur la tour nb-tel
ce petit clin d'oeil
right on the screen
so the next thing you know
not only but also
ma mouche-à-feu
a's'a écartée
(but nous sommes
en-vol-HEY!)

le 14 juillet 1994, 1 heure a.m.

Glass Echos

à la lumière du matin
j'avance sur la ligne bleue
avec la senteur d'une Gitane dans l'air
avec une brise qui me lève le ventre
au-dessus des yeux vers *Itaipu*
une musique de Glass casse
la voix en voie de la gorge sacrée
pour répondre à la question
tel un arbre au vent
tel le vent aux vagues
telles les vagues dans la mer
à la terre des eaux montantes
telle cette terre à cet arbre d'où je vois
au tremblement des feuilles sortir
un murmure du mascaret
un petit moineau parti en pirouette
pour lécher en premier les fleurs
dans le marais aux petites heures
telle est la réponse
sous la lune qui répond
à personne
tes yeux dans les miens
au versant des barrages au Brésil
à l'horizon de ma tasse de café
j'avale à pleine gorgée
puis j'entre en plongée
dans les vastes deltas
des rues
de la ville

Scanned with CamScanner

Monika Beal

Valère Nadeau

Fusion

Il ne faut parfois à certains liens pour se tisser que
l'espace infinitésimal de
quelques secondes
et à d'autres quelques siècles…

Un regard
une énergie nouvelle
amie
Une parole
un geste

Certains liens une fois inexorablement noués ne se
dénoueront que par
l'usure et la vie avec tout ce qu'elle apporte de
désolation
de tristesse et d'abnégation

Mais parfois
devant l'immensité de l'intérieur de l'autre
dans la nuit de ses sentiments
on recule et attend
Sans espoir…

Mais qu'importe
Certaines choses se doivent parfois d'être vécues à
d'autres niveaux
qui relèvent du domaine de l'impalpable

Scanned with CamScanner

Tentation que la chair de l'autre
attirance funeste
telle celle de l'astre pour le trou noir

Désirs inassouvis
Peut-être ailleurs
en d'autres lieux
Et alors la rencontre sera massive et terrifiante...
et les illusions perdues

Mais qu'importe la rencontre
la fusion des corps
quand les âmes
Elles
sont depuis toujours réunies

Encore

Comme un lointain renouveau
Comme un souvenir neuf

Tu brilles tel un phare
pour avertir de tes écueils
Plus mes jours sont noirs
plus tu me surprends

Inattaquable Inaltérable

Soleil de mes nuits
je me retrouve tel Icare
et sais bien que je brûlerai
mes ailes
à ton inatteignable violence

Si tu as peur
je tremble moi aussi
Mais tes yeux m'ont gagnée
tes sourires ensorcellée
et je me perds
dans tes méandres insondables

Sournoisement
tu me reprends quand je t'abandonne
et tu m'appelles de ce lancinant
cri silencieux

Scanned with CamScanner

Jeux du coeur et de l'âme

Je veux voler encore oui encore fais-moi voler plus
haut même si
j'en mourrais oui même si j'en mourrais un peu
j'aurais vécu

Aussi vidée
aussi vide
qu'une prairie en mal de patience

Aussi fatiguée
aussi lasse
qu'une terre qui attend sa jachère

Aussi pleine
Qu'une mer qui roule
qu'un océan méchant
que la houle sous le vent

Aussi dure
aussi fragile
que les trottoirs d'une ville oubliée

viens me chercher

Scanned with CamScanner

Luc Richer

Captain Lover sur les ponts de nuit (extraits)

Un peu comme d'autres rêvent
penchés sur des photos
parfois je pense ainsi à ton visage
au timbre de ta voix
et tu deviens le centre d'un réseau
de souvenirs et de fictions mêlés
la ville se soulève derrière tes cheveux
je vois partir sur la courbe d'un boulevard
lisse depuis ta joue les camions les voitures
de quelque heureux voyage
celui qu'on fait enfant dans un livre d'images
l'illustrateur a peint comme il fallait
les reflets des petits pare-brise
le scénario qui s'échafaude
ne comble pas le manque
mais c'est la seule certitude
ce bonheur de savoir
qu'en toi aussi remuera le désir
ce matin tout à l'heure en ce moment peut-être
et puis je me revois moi-même
ou quelqu'un qui serait moi
la voiture est stoppée aux abords de la ville
je baisse la vitre cherche
quelque lumière complice au ciel
cherche à reprendre quelques forces
avant cette nouvelle traversée du jour
interdit d'amour interdit de poésie
sur la table il est temps j'écarte mon travail

pardon pour l'illusion la part de dérision
mais coup pour coup à ce qui nous sépare
je renverrai ces mots fantasques
j'écris pour te revoir en des temps plus cléments
et la poésie vient son chant délie ton corps
le paysage une sanguine herbes collines rousses
t'entoure et te protège et la fraîcheur est absolue
mon souffle est seul au monde où monte la douceur
de voir ainsi la vie t'aimer t'aimer t'aimer

Scanned with CamScanner

Les immeubles se tiennent
fenêtres alignées cases d'harmonicas
on voit passer dans les appartements
des chemisiers fleuris
les vitres ondulées captent des avions clairs
qui s'éteignent soudain dans les cheveux des femmes
en bas dans la cabine je t'appelle
un téléphone orange sonne sous l'océan
je n'ai plus d'avenir que le chant de ta voix
la transparence des voyelles
enclaire un lit de sable fauve
j'entends couler pour nous l'eau de tous les poèmes
et je m'en vais
marcheur ravi du fond des mers
jusqu'à la source de l'écho
des lianes de soleil tombent là-bas
en ce miroir rectangle où tu m'attends
lèvres oiseaux de sang dessinés sur le chrome
je viens vers toi calme visage épaules blanches
l'ange du jour a délié ta coiffure
je viens comme en apesanteur
et chacun de mes pas lève parmi le sable
un poudroiement de couleurs
ta bouche a fécondé le chemin des mirages
où en te retrouvant je trouve ma parole

C'est elle qui m'attend
là sur la page
au plus loin du regard

En ce point fixe
l'oeil fond
coulée d'or pur
un petit soleil bouge
entre les jambes du verbe aimer

Scanned with CamScanner

Au plus jaune du soleil
les costumes sont cassés
petits rectangles immobiles
et le personnage miniature
qui va-et-vient devant l'écran
ne sait par où passer

- Vous voyez, dit le professeur,
cette matière qui se fige dans l'écriture,
c'est l'angoisse d'un homme qui sait qu'il meurt...

Jean-Pierre Caissie

6 O'FUCK

the world is a funny place
i am on my own
and you are there too
every little day
you eat and you sleep
and i eat and i sleep
and that fucking clock alarm
still wakes me up at 6

IL EST ENCORE TÔT

le monde est drôle
un peu comme toi
un peu comme moi
distances
insouciances
les jours se suivent
et s'enfilent
et le réveille-matin me rappelle
qu'il n'est que 6 heures

Scanned with CamScanner

Suzanne Cormier Dupuis
«W. D.»

Maurice Raymond

Lettre à un ami

comment pouvez-vous dire
que votre grand-mère a trois dents
deux par derrière
une par devant
c'est la folie rustique qui vous mène
semence infuse de paysan!
votre grand-mère a un râteau
qui compte las! bien des naufrages
mais de là à dire sans ambages
qu'il n'en reste que trois!
souvenez-vous de l'outillage
qui jaillissait voilà trente ans
de son sourir indubitable!…
pour peu
on l'eut soupçonnée
de se nourrir de chaire humaine
croyez-en donc mon expérience
(et son haleine)
votre grand-mère a bien des dents
qu'elle vous cache impunément
cire d'abeille! et bois de foutre!
soyez donc homme pour un moment
et chassez de votre nouille ronde
cette idée vagabonde!

P.S. :
votre grand-mère a bien des dents
et le loup de la fable

Scanned with CamScanner

n'a qu'à bien se tenir
la preuve en est
que depuis sa visite dernière
j'ai égaré mon gland
et j'ai beau me fouiller le derrière
point ne le trouve!
le coeur m'en fend!

J'APPUIE TON COEUR...

j'appuie ton coeur
contre cet arbre
contre ce ciel si bleu
si bleu
contre le fourmillement
des sables
et l'envolée
de ses cheveux

j'appuie ton âme
à la lumière
qui vibre au faîte de la nuit
à la clarté que désagrège
ton coeur dormant
et malheureux

pourquoi se plaindre
en la poussière
des jours qui vont
mais sans partir
mais sans refaire
la lumière
qui les voit naître
et puis mourir

j'appuie ta main
contre le feu
de ce brasier

Scanned with CamScanner

indéfini
qui brûle au creux
de la misère
de la détresse
et de la nuit

À PROPREMENT PARLER…

à proprement parler
s'agit-il d'un nuage

ou de ma tête en prison

s'agit-il d'une maison
d'une rivière qui coule sombre

ou de mon coeur… ou de mon coeur…

les oiseaux
qui s'en vont
ont une autre couleur

et ce printemps est sans odeur
dans le lit d'abandon

s'agit-il de mon visage
ou de mon sang issu des ombres

ou encore s'agit-il
d'un nuage?…

Scanned with CamScanner

Mario Doucette

Sunset Hotel

— Aaaargh…

Tim approche du Sunset Hotel et il entend ce cri. Peut-être le cri venait venait de l'hôtel ou peut-être de sa bouche.

Tim entre dans le foyer. C'est un foyer sombre. Tout est décoré d'un rouge fonçé et brun. Un des coins de mur servait comme un guichet. Le guichet est en barreau de fer et une petite porte ouvre pour accueillir le nouveau client. Tim fait la demande pour une chambre. Un vieillard lui pose quelques questions. Soudain le guichet s'ouvre comme une porte. Un coin de mur avec plus qu'une fonction. Le vieillard invite Tim à le suivre.

On monte les escaliers. On monte lentement jusqu'au troisième. Le vieillard est essoufflé. Les corridors ont un décors semblable au foyer. Tim trouve ça beau et il a hâte de voir sa chambre.

Le vieillard lui présente une chambre au fond d'un corridor. Il y a un lit simple, un petit bureau, un petit lavabo, et une petite télévision.

— Où est la salle de bain?, demande Tim.

— La salle de bain, répond le vieillard, se situe au milieu de ce corridor. Sur ces mots, le vieillard est parti.

Le Sunset Hotel a une mauvaise réputation. Les pauvres, les crétins, la mafia, les alcooliques, les bootleggers y ont tous des chambres. L'enfer est le

Sunset Hotel. Une personne fait la chute quand elle est obligée de rester ici. Mais, Tim n'y est pas obligé. Il est curieux et il y a quelqu'un qui cogne à sa porte.

Pour la première fois depuis son arrivée, Tim est nerveux. Il ouvre sa porte. Il voit un autre vieillard. Ce vieillard est maigre. Tim croit que c'est la mort qui lui rend visite.

— Allô jeune homme!, dis le vieillard.

— Err… umm… allô?, répond Tim.

— Viens. Suis-moi, ordonne le vieillard en s'enfonçant dans le corridor.

Il suit le vieillard. Il ne sait pas pourquoi. Sa conscience prononçait danger. Tim ignorait sa conscience. Ils sont maintenant dans un autre corridor encore plus sombre. Un homme est sorti de sa chambre et il était nu. Tim lui dit bonjour et l'homme ne lui retourne qu'un sourire.

On arrive à la chambre du vieillard. Il y a un lit avec pas de draps, un bureau et plusieurs bouteilles de whiskey. Le vieillard ne possède rien d'autre.

— Assieds. Assieds-toi jeune homme, le vieillard ordonne encore.

Tim s'est assis sur le lit.

— Je t'ai vu entrer dans le foyer, dis le vieillard en étant assis à côté de lui. Pourquoi qu'un beau jeune homme intelligent comme toi se trouve dans le Sunset Hotel?

— Ben. Je voulais un changement. De penser à ma vie tout simplement, répond Tim.

— La vie? Tu as vécu la vie jeune homme?

Scanned with CamScanner

— Non. Je le doute.

— Qu'est-ce que tu penses de la vie?

— Pas grand-chose. J'ai toujours cru que la vie est absurde.

— Oui je suis d'accord que la vie est absurde

Le vieillard se lève pour une bouteille de whisky et retourne à sa place.

— Qu'est-ce que tu ferais, jeune homme, si on voulait te tuer?

— Je me défendrais

— Tu te défendrais? Si ta vie était en danger, est-ce que tu tuerais une autre pour sauver la tienne?

— Ben, err… Pourquoi me poses-tu ces questions?, demande Tim.

— Tu es incapable d'y répondre parce que tu n'a jamais vécu une telle expérience jeune homme.

— Tim se demande pourquoi ce vieillard voulait lui apprendre la vie.

— J'ai tué trente-neuf personnes, le vieux prononce, pendant la guerre de Corée. Tu connais cette guerre? Eh ben moi je la connais. On me plaçait au front, alors j'ai tué. J'ai même descendu une femme enceinte. C'est certain qu'elle cachait une grenade en-dessous de ses bras. Alors c'était moi ou elle. Il fallait la tuer. Tu comprends? Il fallait tuer ces trente-neuf crétins.

Le vieux boit de sa bouteille. Tim peut voir des larmes. Les larmes s'accumulent alors que le vieux continue avec une voix agitée.

— Un jour mon commandant m'appelait. On avait capturé trois Coréens. Les prisonniers étaient à genoux

quand j'ai entré dans la salle. Mon commandant me donna son pistolet et il m'a dit de les tuer. J'ai fait ce qu'il m'a dit. Ce n'est pas de ma faute. Il faut, emm, il faut comprendre.

Le vieillard se cachait dans ses mains.

— Je n'ai pas voulu, dit le vieillard en pleurant, de tuer tous ces gens.

Tim éprouve de la sympathie. Il veut soulager le vieux, mais il n'a rien a lui dire.

Un homme entre soudainement dans la chambre.

— Je n'ai pas volé ton fucking argent!

Il pointe le vieillard. La tête du vieillard se sépare lentement de ses mains.

— Hein?, en murmurant son manque de compréhension.

— Vous parliez de moi, reprend l'inconnu, et que j'ai volé ton argent.

— Er, ben non, dit le vieillard en secouant ses larmes, on ne parlait pas de ça.

L'inconnu regarde Tim. Tim a peur. Il voit la rage de l'inconnu et il sent qu'il faudra dire quelque chose.

— Euh… non… non, nous parlons de la guerre, c'est tout.

— Vous faites mieux. Avec ça, l'inconnu sort de la chambre.

— Maudit imbécile, dit le vieillard à basse voix.

Le vieux se lève et il fouille. Il trouve une cigarette. Il s'assoit en allumant.

Scanned with CamScanner

— Pis jeune homme, qu'est-ce que tu fabriques dans ta vie?

— Pas trop. J'essaye de me diriger, mais c'est difficile.

— Ne t'inquiète pas. Un beau jeune homme comme toi réussira bien dans la vie.

Il y a eu silence. Le vieillard fume. Le vieux fume encore. Et il parle finalement.

— Est-ce que ça te dérange si je t'embrasse?

— Non!

— Le vieux dépose sa bouteille de whiskey à terre. Il mit un bras autour de Tim. Il approche Tim pour placer ses lèvres contre les siennes. Tim repousse le vieillard et il hurle. Tim avait mal répondu à la question. Oui, certainement oui que ça lui dérangeait d'embrasser le vieux. Il est dégoutté.

— Quoi tu n'aimes pas les gars?

— Non, errm... j'aime les femmes.

— Les femmes!, le vieux crie, elles sont méchantes. Elles n'ont que des maladies.

Tim est maintenant assujetti à un long discours. Le vieux établit ses raisons contre l'autre sexe. Tim était d'accord sur certains points. Enfin, Tim se lève.

— Il faut que je me retire.

— Je m'excuse jeune homme, et j'espère qu'on pourra être des amis.

Tim fait signe qu'il est d'accord. Il sort de la chambre et entre dans la sienne. Il se couche, mais il a de la difficulté à dormir. Le Sunset est bruyant ce soir.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Dewey Balfa — Le parrain de la musique cadienne, ses efforts sans relâche avaient ramené un vieil art des confins de l'oubli jusqu'à la renommée internationale. Il nous manque beaucoup. Ses paroles et sa musique nous réconfortent.

Sandy Hébert Labry — Responsable d'anglais langue seconde pour la commission scolaire de la paroisse de Lafayette, son poème «En deuil» a pris la troisième place dans un concours ouvert aux enseignants d'Acadiana, la première fois un poème en français a placé. «La grègue» est inédit.

Jean Arceneaux — Un des premiers poètes de la renaissance française en Louisiane, ses poèmes ont été publiés dans plusieurs revues littéraires. Son livre de poésie, «Je suis Cadien», a paru cette année aux éditions Cross Cultural de New York. On attend une nouvelle collection de chez l'Hexagone, «La suite du loup», «Ouragan I», «II» et «III» sont inédits.

Louise Poitiers Gaudet — Voici les premiers écrits publiés d'une nouvelle écrivaine sur la scène louisianaise. Quand elle se remettra de la surprise de voir la publication de ses poèmes, elle nous en laissera voir d'autres.

Zachary Richard n'a pas besoin d'une présentation. Chanteur, compositeur, musicien et poète, son œuvre artistique s'étale sur une vingtaine d'années et n'a rien perdu de ses origines engagées pour la cause franco-phone. Tous ces poèmes sont inédits.

Zénon Chéramy — «La contre-danse d'un contretemps» est inédit. Voici la version définitive d'«Il y a des loups». Les autres poèmes ont tous paru dans le premier

Scanned with CamScanner

numéro de Feux-follets. Cherche éditeur désespérément.

Christine Balfa — Fille du regretté Dewey Balfa, elle continue la tradition familiale avec sa sœur Nelda dans leur groupe «Balfa Toujours». Ses poèmes sont en réalité les paroles de trois de ses chansons que l'on peut trouver sur le disque «Pop, tu me parles toujours».

Charles Larroque — Enseignant d'immersion française en Louisiane, il anime également une émisssion de nouvelles en français le dimanche sur la chaîne public L.B.P. «Route d'évacuation» a paru en Feux-follets, «Chemin paroissial 3-20» est inédit.

Beverly Matherne — Professeure de littérature en création à l'Université du Michigan du nord à Marquette, sa poésie et en anglais et en français a remporté plusieurs prix littéraires. Elle prépare actuellement un recueil bilingue de poètes louisianais. «Le fils» a paru en Feux-follets, «La fabrique de tabac» est inédit.

Brenda Mounier — Enseignante de français au niveau élémentaire, elle prépare des textes pour un livre d'enfants. «Chère Mom», a paru en Feux-follets, «Dans tes BVD's» est un inédit.

Timy So2 — Prenant comme pseudonyme l'anagramme de sa fleur préférée (myosotis), cette étudiante en doctorat à l'Université du sud-ouest de Louisiane à Lafayette prend beaucoup de plaisir à jouer avec les mots et les sons. Ses poèmes ont déjà paru en Feux-follets.

Gwenn Laviolette — Originaire de Saint-Martinville en Louisiane, elle a passé un an avec le Corps de la Paix au Cameroun. Elle enseigne le français de la paroisse de Pointe-Coupée. «Grand-mère» a paru en Feux-follets, les autres textes sont inédits.

Laura Arsenault — Depuis 1972, Laura Arsenault écrit dans son petit cahier tous les dimanches matins. Elle y inscrit les expériences qu'elle vit durant la semaine, elle y décrit les gens qu'elle rencontre; en quelque sorte, elle prend note de la vie de Parkton, un cartier acadien de Moncton. «Du pain sur la planche», publié en 1982 à compte d'auteur, relate un peu son quotidien : lire, prendre garde du jardin, faire cuire du pain...

Guy Arsenault — Né à Parkton, Guy Arsenault est l'auteur d'«Acadie Rock», un recueil fondamental dont la réédition est à paraître aux Éditions Perce-Neige pendant l'automne 1994. Tout au long des années 70 et 80, Guy Arsenault a publié par ses propres soins une série de plaquettes intitulées «Poèmes et dessins» et en 1989, il publie son deuxième recueil «Y'a toutes sortes de personnes». Il continue de peindre et d'écrire et il collabore à la revue «Éloizes».

Mario LeBlanc— En-dehors de ses études à l'école Mathieu-Martin de Dieppe, Mario LeBlanc partage son temps libre entre musique et poésie. Il est l'une des voix principales du groupe «Réveil» et il participe régulièrement aux soirées de poésie.

Marc Arseneau — Directeur de la revue «Éloizes» et instigateur de plusieurs soirées de poésie, Marc Arseneau a publié «À l'Antenne des oracles» aux Éditions Perce-Neige en 1992. Un deuxième recueil ayant pour titre provisoire «Turbo goéland au Cap-de-Cocagne» est en préparation. Il collabore également à plusieurs revues en écriture et en critique. Il écrit aussi des textes mis en musique par «Les Oranges Bleues».

Valère Nadeau — Communicatrice d'adord sur les ondes des médias, Valère Nadeau publie pour la première fois, bien que quelques-uns de ses textes sont déjà présentés en musique par «Les Oranges Bleues».

Scanned with CamScanner

Luc Richer — Poète français originaire du Havre, Luc Richer est l'auteur de «Gordon Jungle» et «Stanley Regard» et il collabore à la revue «Delta, Station blanche de la nuit» à Toulouse. Il est aussi musicien.

Maurice Raymond — Né à Campbellton, au Nouveau-Brunswick, en 1954, Maurice Raymond a étudié à l'Université de Moncton et à l'Université du Québec à Rimouski. En 1988, il fait paraître «Implorable désert» aux Éditions d'Acadie. Ses poèmes se trouvent aussi dans «Éloizes» et d'autres revues littéraires.

Jean-Pierre Caissie — Né à Campbellton en 1974, Jean-Pierre Caissie est présentement étudiant en sciences politiques à l'Université de Moncton. Il publie dans quelques périodiques et est le principal parolier du groupe «Les Oranges bleues». Il est aussi animateur à la radio.

Mario Doucette — Cofondateur de la revue «Vallium», Mario Doucette dirige cette revue en plus de contribuer à celle-ci par des entrevues et par des textes de création. Il est aussi animateur à la radio.

Scanned with CamScanner

éloizes

ÉLOIZES est un vieux mot français qui signifie éclair et qui est encore utilisé partout en Acadie. On le prononce généralement «éloèse» quoiqu'il s'écrive «éloize» ou «éloise» dans les textes du XVe et XVIe siècles.

Textes :

Jean Arceneaux
Guy Arsenault
Laura Arsenault
Marc Arseneau
Christine Balfa
Dewey Balfa
Jean-Pierre Caissie
Zénon Chéramy
Mario Doucette
Sandy Hébert Labry
Charles Larroque
Gwen Laviolette
Mario LeBlanc
Beverly Matherne
Brenda Mounier
Valère Nadeau
Louise Poitiers Gaudet
Maurice Raymond
Zachary Richard
Luc Richer
Timy So2

12,95$

Association des écrivains acadiens
140, rue Botsford
Moncton, Nouveau-Brunswick
E1C 4X4

Scanned with CamScanner